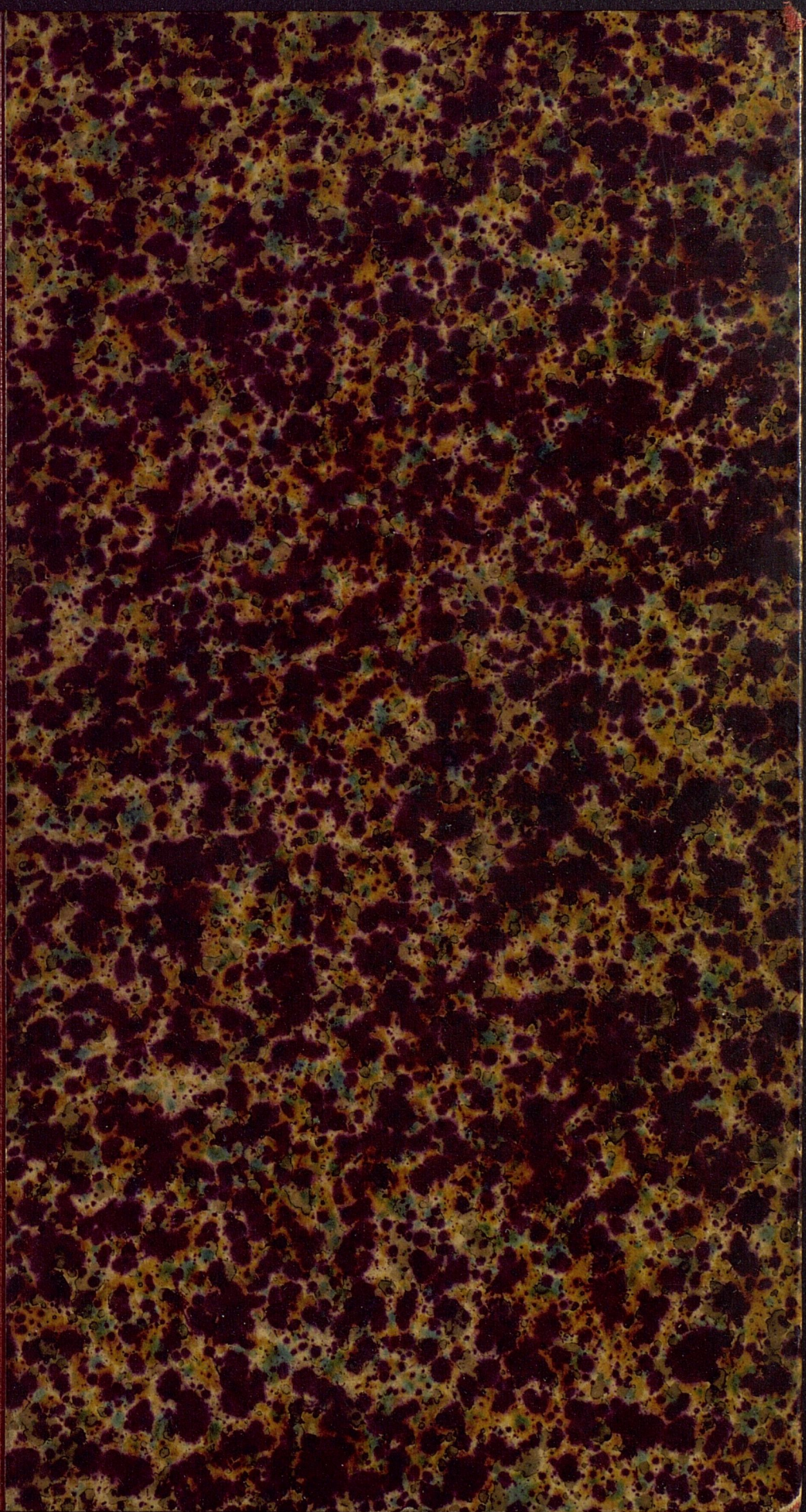
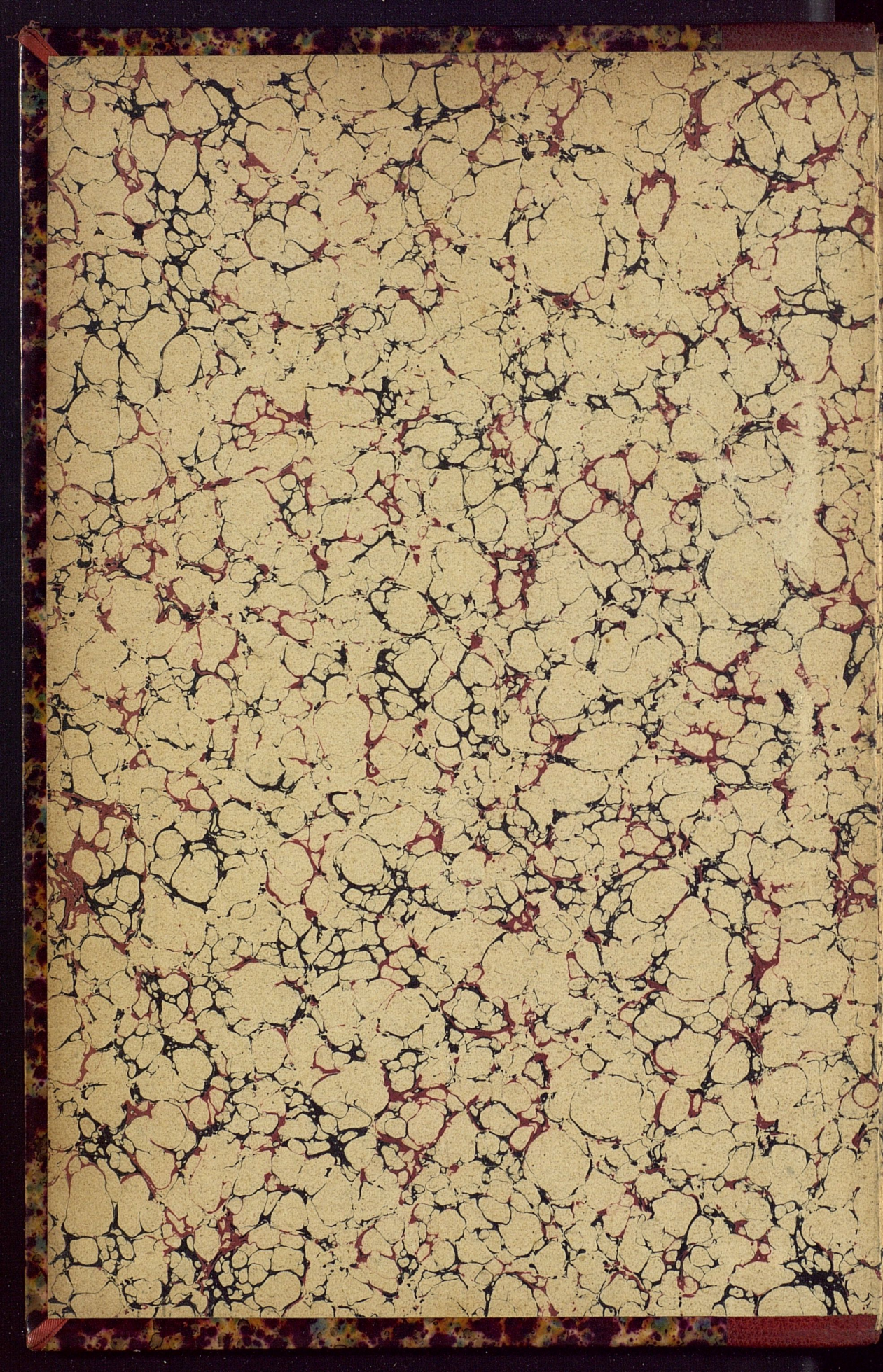
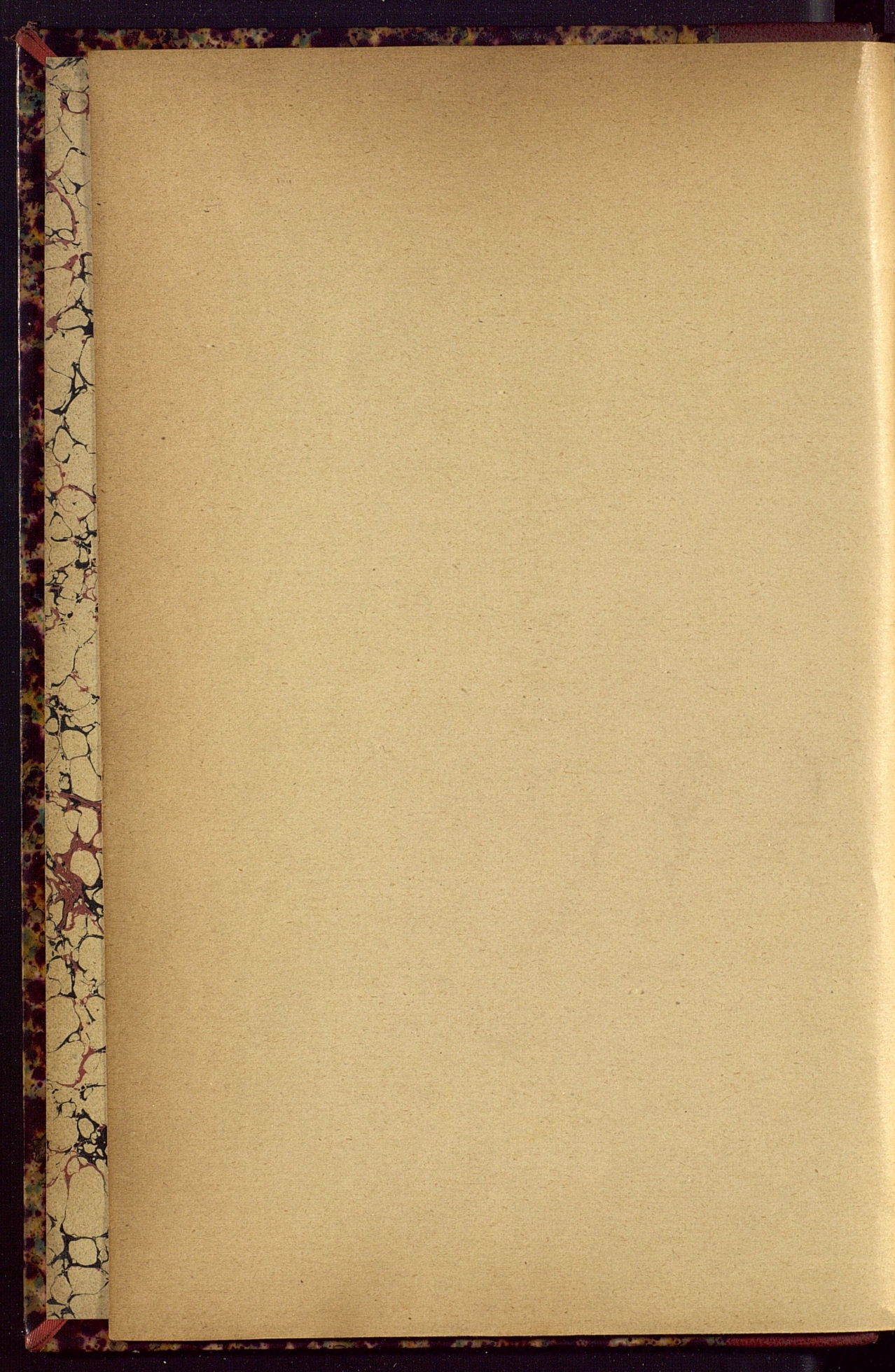


IND
OT
SSE
HICLE









MLP 011213

à mon ami Emile Van Hrenberg,
qui m'a appris à faire ses vers,

Albert Giraud

PIERROT NARCISSE

*Il a été tiré de Pierrot Narcisse 130 exemplaires numérotés
dont 10 sur japon, 20 sur hollande et 100 sur vélin teinté.*

Exemplaire n°

21

ALBERT GIRAUD

PIERROT NARCISSE

SONGE D'HIVER

COMÉDIE FIABESQUE



Inter folia fructus

BRUXELLES
IMPRIMERIE VEUVE MONNOM
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

—
1887

DÉDICACE

A IWAN GILKIN.

*Voici bien trois ans et demi
Que j'ai rimé « Pierrot Lunaire ».
Je suis encore ton ami :
C'est vraiment extraordinaire.*

*C'est pourquoi, — puisque c'est mon sort,
Captif de la rime et du nombre,
D'avoir Pierrot jusqu'à la mort
A côté de moi, comme une ombre, —*

*Ces vers frêles, tout blancs de lui,
Ces vers où j'ai baisé de givre,
Loin des bassesses d'aujourd'hui,
Tous les chers yeux qui me font vivre,*

*Ce poème triste et moqueur,
Qui sautille au rythme fantasque,
Au rythme fantasque d'un cœur
Qui serait un tambour de basque,*

*Ce doux lys d'hiver, pâle et pur,
O fleur de douleur et de joie !
Ce lys de silence et d'azur,
Ce lys de lune, je l'envoie*

*D'un seul geste fier et tremblant,
Malgré les ânes qui vont braire,
Vers un Pierrot vêtu de blanc
Qui me ressemble comme un frère !*

A. G.

PERSONNAGES

PIERROT, sans profession.
ARLEQUIN, neveu de Cassandre.
CASSANDRE, oncle d'Arlequin, député de Bergame.
MEZZETIN, malade imaginaire,)
PREMIER ABBÉ,) amis de Pierrot.
DEUXIÈME ABBÉ,)
TROISIÈME ABBÉ,)
LE SOMMELIER.
ELIANE, nièce de Cassandre.

PIERROT, en costume moderne. Tenue de soirée, en satin blanc. Col très haut. Gibus blanc. Paletot à pèlerine blanc. 25 ans.

ARLEQUIN. Maillot noir et blanc. 16 ans.

CASSANDRE, Habit de sénateur. 60 ans.

MEZZETIN. Complet de fourrure. 30 ans.

ELIANE. Robe couleur feuille morte, cheveux noirs. 23 ans.

Les trois abbés en satin violet.

SCÈNE PREMIÈRE

A Bergame. Une nuit de carnaval. L'intérieur d'un grand café, fleuri de glaces et de dorures. Groupes de masques çà et là. Musiques lointaines et contradictoires.

PREMIER ABBÉ

Hé! Garçon! du café!

DEUXIÈME ABBÉ

De la Chartreuse!

TROISIÈME ABBÉ

A boire!

*Pierrot, monte à l'autel, et voici mon ciboire,
Et chante Alleluia, Pierrot, et bénis nous :
Chante! Les desservants vont plier les genoux.*

DEUXIÈME ABBÉ

Eh bien! Qu'attends-tu?

PREMIER ABBÉ

*Chante : accomplis ta promesse!
Oh! fi du prêtre blanc qui ne sait plus sa messe.*

TROISIÈME ABBÉ

*L'église est belle, vois! L'encens rêve dans l'air,
Le cher encens du kirsch, du kummel, du bitter.
Je surprends la saveur des prières latines
Dans le cantique en fleur que les bénédictines
Murmurent doucement dans les flacons pieux.*

PREMIER ABBÉ

Chante! Ou bien nous croirons que Pierrot devient vieux!

DEUXIÈME ABBÉ

*Chante! c'est l'heure folle et divine, ô ma pinte!
L'heure qui danse, l'heure amoureuse qui tinte
Comme un grelot d'argent au cou d'un épagueul.
Chante! cette heure est folle.*

PREMIER ABBÉ

Un jour tu seras seul.

TROISIÈME ABBÉ

*Chante! cette heure est frêle et pleine de gavottes.
Regarde ces flacons : on dirait des dévotes!
Une cave à liqueurs, pour nous, c'est un couvent
Très doux et très béat, onctueux et fervent.
La chartreuse vous a des airs de pénitente
Qui veut vous convertir, et dont la chair vous tente.
Elle a le charme obscur d'un amour interdit,
Sucre et velours, impie, et quelque peu maudit.
On boit! c'est comme si l'on baisait une abbesse...
On éprouve un besoin de courir à confesse!
Et de se faire absoudre, et de recommencer!*

DEUXIÈME ABBÉ

Il ne nous entend pas, à quoi peut-il penser?

TROISIÈME ABBÉ

*Fais un signe au jubé! Des musiques dormantes
S'évaderont pour nous des cumins et des menthes,
Et le riche plain-chant mystique des liqueurs
Comme un orgue puissant réchauffera nos cœurs!*

PREMIER ABBÉ

Je crois qu'on l'a bouché!

DEUXIÈME ABBÉ

Pierrot mélancolique!

TROISIÈME ABBÉ

Pierrot devient athée!

PREMIER ABBÉ

Il n'est plus catholique!

Un soir de carnaval!

DEUXIÈME ABBÉ

Mécréant! Apostat!

Crime contre la soif! Crime contre l'État!

TROISIÈME ABBÉ

Horreur! Demeurer sourd aux conseils de l'absinthe!

PREMIER ABBÉ

A la diète, Luther!

DEUXIÈME ABBÉ

Va-t-en! Père Hyacinthe!

*A la place d'un cygne il nous reste un oison.
Défroqué de la joie, à la porte!*

TROISIÈME ABBÉ

En prison!

PREMIER ABBÉ

*Allons! il en est temps : pour juger ce fossile
Nous nous réunissons tous les trois en concile,
Et nous l'abandonnons au pouvoir séculier!
Hé! Monsieur le bourreau!*

DEUXIÈME ABBÉ

Monsieur le sommelier!

LE SOMMELIER

Bon!

TROISIÈME ABBÉ

*Vous allez, d'après l'us ecclésiastique,
Mettre à la question cet infâme hérétique.
Veux-tu boire? Une fois!*

PREMIER ABBÉ (saississant Pierrot)

Veux-tu boire?

TROISIÈME ABBÉ (même jeu)

Deux fois!

DEUXIÈME ABBÉ

Veux-tu boire?

TROISIÈME ABBÉ

Trois fois!

PIERROT (se dégageant)

*Eh! Laissez-moi, je bois
Depuis des heures, des heures, je bois à pleine
Bouche, depuis des jours, depuis une semaine,
Je ne sais, mais je bois, mais je suis ivre-mort!*

PREMIER ABBÉ

Mais tu n'as rien bu, rien!

DEUXIÈME ABBÉ

Ivre! c'est un peu fort!

PIERROT

Vous ne le voyez pas? Je dis que je suis ivre!

TROISIÈME ABBÉ

Il est ivre? Et de quoi?

DEUXIÈME ABBÉ

De quoi?

PIERROT

*De quoi? Du givre,
De cet hiver soudain, si lucide et si clair,
Et de la transparence adorable de l'air!*

DEUXIÈME ABBÉ

Il est fol!

TROISIÈME ABBÉ

A lier!

PIERROT

Je suis ivre, vous dis-je!

*Ivre du mâle hiver, du grésil, du vertige
De toutes ces blancheurs qui songent sous l'azur.
Le ciel chaste est plus grand, plus limpide, plus pur ;
Le seul bruit de mon pas sonore sur l'asphalte
Me saoule éperdument de ma force et m'exalte.
O ces âcres baisers du vent dans mes cheveux!
Mon sang bout. Je suis beau. Je sais. Je puis. Je veux.
D'énergiques parfums dilatent ma narine ;
Et portant haut la tête, et bombant la poitrine,
Le cerveau pavoisé de glorieux projets,
Toisant tous les passants comme un roi ses sujets,
Et cinglant du manteau cette race servile,
Impétueusement je traverse la ville
Et la campagne, en fête, ayant je ne sais quoi
De viril et de fier soufflant derrière moi!*

PREMIER ABBÉ

*Si tu veux de l'hiver, Pierrot, je te conseille
Le champagne frappé : c'est l'hiver en bouteille,
C'est le seul qui me rie!...*

PIERROT

Oh! la neige me rit!

*Elle a je ne sais quel mystérieux esprit
Qui semble un paradoxe exquis de la nature.
Elle est la fantaisie, elle est la fioriture
De ce monde banal, uniforme et malsain :
La neige me ressemble, et je suis son cousin!*

DEUXIÈME ABBÉ

*La neige est ta cousine? Eh! c'est un fier lignage!
Nous ne te savions pas ce nouveau cousinage!*

TROISIÈME ABBÉ

*Elle est blanche ; il est gris : le cousinage est clair !
Dis « ma tante » à la lune !*

PREMIER ABBÉ

Et « mon oncle » à l'hiver !

TROISIÈME ABBÉ

*Là-bas, au Pôle Nord, n'as-tu point de petites
Sœurs ?*

PREMIER ABBÉ

Ni de belle-mère avec des stalactites ?

DEUXIÈME ABBÉ

Pour boire à leur santé débouchons ces flacons !

PIERROT

*Vos concetti sont lourds à côté des flocons
De la neige qui tourne et qui valse et qui chante !
Tombe, hermine des cieux, sur la cité méchante,
Tombe comme un pardon sur ces êtres épais !
Couvre-les de candeur, de silence et de paix !
Et quand tous dormiront de leur sommeil stupide,
Le page Fleur-d'Hiver prendra son vol limpide,
Loin de leur rêve impur, vers la pâle forêt
Où les lys de l'azur éternel, en secret,
Pleureront doucement, un à un, sur sa tête.
Et pour le consoler de votre ivresse bête,
A travers les rameaux des vieux ormes frileux,
La lune penchera ses rayons fabuleux,
Et mon cœur chantera dans ces flûtes d'ivoire !*

PREMIER ABBÉ

*Une dernière fois, mon ami, veux-tu boire ?
La moutarde finit par me monter au nez !
Veux-tu boire, à la fin, ou je...*

PIERROT

Vous y tenez ?

Eh bien, oui ! je boirai. Holà ! le plus grand verre !

Clarence ! ton tonneau ! Ta botte, Bassompierre !

Un verre musical et profond comme un puits !

(Il se précipite au dehors et revient avec sa coupe pleine de neige.)

PREMIER ABBÉ

Hé ! garçon, du Pomard !

DEUXIÈME ABBÉ

Holà ! garçon, du Nuits !

PIERROT

Non ! mais un vin plus fort que toutes vos tisanes,

Aigu, brillant et froid comme les pertuisanes,

Un vin couleur du temps, un vin couleur de l'air,

Et ce vin, c'est la neige, et je bois à l'hiver !

(Pendant ce toast, entrent Arlequin et Mezzetin.)

ARLEQUIN

Le toast est, sur ma foi, le plus galant du monde,

Mais il n'est pas certain que l'hiver te réponde.

Moi, je bois au printemps, car je suis amoureux !

PIERROT (étonné)

Amoureux !

LES ABBÉS

Il est fou !

MEZZETIN (avec intérêt)

Mais non : il est fiévreux.

PREMIER ABBÉ

Savez-vous d'où lui vient ce bel enthousiasme ?

De la neige !

ARLEQUIN

Il a bu !

MEZZETIN

*Qui sait? C'est un miasme,
C'est une maladie inédite, un nouveau
Trouble de l'estomac, du foie ou du cerveau.
Est-ce contagieux?*

PIERROT

Pas du tout : prends un siège.

MEZZETIN (pensif)

Si c'était un remède?... Oh! garçon, de la neige!

PIERROT

Ce n'est pas un remède!...

MEZZETIN (se ravisant)

*Ah!... garçon, du Kumme
C'est pour me réchauffer, car je souffre du gel.
Comme remède, hélas! ce Kummel est bien fade!*

PIERROT

Hélas! non, Mezzetin : je ne suis point malade.

ARLEQUIN

*Ni malade, ni fou, mes amis! — Amoureux!
Je m'y connais; c'est comme moi : je suis heureux.
Je rougis, je frémis, je sens mon cœur éclore.
L'amour se lève en moi rose comme une aurore,
Et je suis fou des fleurs qui fleuriront demain.
J'aime. Je vais aimer. On dirait qu'une main
Mystérieuse et frêle et pleine de paresse
S'alanguit sur mon front pensif, et le caresse,
Et c'est une douceur dont j'ai peur de mourir.*

MEZZETIN (observant Arlequin)

*De quoi diable Arlequin peut-il bien se nourrir?
Ses yeux sont frétilants et ses oreilles roses.*

PREMIER ABBÉ

*Pierrot boit de la neige, et lui broute des roses!
Ce sont là deux façons neuves de s'affamer!*

ARLEQUIN

*Ecoute-moi, Pierrot! J'aime, je vais aimer!
Et mon âme se fond dans cette rêverie.
Elle est pure, elle est fraîche, et c'est une prairie
Enfantine, couleur de songe et de matin,
Une prairie humide, où l'haleine du thym
Et le profond parfum des herbes écrasées
Embaument le riant exil de mes pensées.
Dis-moi, Pierrot, mon cher Pierrot, dis-moi pourquoi
Quelqu'un est là, tout près de moi, derrière moi,
Qui me regarde et dont je sens les yeux nocturnes
M'ensorceler la chair de baisers taciturnes,
Et que je ne vois pas, et dont le cœur aimant
Palpite sur mon cœur, et vient obscurément,
Comme un écho lointain de la houle marine,
S'apaiser et s'éteindre, ici, dans ma poitrine!
— Ton cœur, n'est-il pas vrai, ressent le même émoi?
Tu ne dis rien... Pierrot, je t'ai blessé...*

PIERROT (à Arlequin)

(A part)

Tais-toi!

*Cet Arlequin me trouble. Amoureux! Je l'envie,
Et sa douceur m'irrite. On dirait que la Vie
Se sert de cet enfant cruel pour m'assiéger.*

(A Arlequin) — *Taisez-vous, Arlequin! Pierrot, c'est l'étranger,*

C'est le passant qu'on ne connaît jamais, l'avare

De son cœur orageux et fou, c'est le barbare

Qui pleure de ce qui vous fait rire, et qui rit

De tout ce qui vous fait pleurer, c'est un esprit,

Une lumière espiègle et pensive qui vibre

Un peu plus haut que votre amour! Pierrot est libre!

— Et ne me parlez plus, car vous m'offenseriez!

ARLEQUIN

Comme vous aimeriez, Pierrot, si vous aimiez!

(Entrent Cassandre et Eliane.)

CASSANDRE

*Tout beau! Que disait-on, et pourquoi ce tapage?
Vous parliez politique?*

ARLEQUIN

Oh! non!

ELIANE (à Arlequin)

*Bonsoir, mon page!
Bonsoir, Monsieur Pierrot!... Vous ne dites plus rien
Maintenant; c'est très mal. Messieurs, savez-vous bien
Que c'est inconvenant, et que je pourrais croire
Que vous parliez de moi?*

PREMIER ABBÉ

*C'est une sotte histoire,
Madame. Mezzetin est malade et se plaint
De battements de cœur quand son broc n'est pas plein,
Et puis ne souffle mot jusqu'à ce qu'il soit vide.
Arlequin, votre page, est devenu candide
Et chante des sonnets dignes d'un écolier
Amoureux de sa bonne; et quant au chevalier
De la blanche figure, il mange de la neige,
Boit à la santé de l'hiver, du gel, que sais-je!
Ils sont fous, archifous, refous, et contrefous!!*

CASSANDRE

Eh quoi? Vous n'avez pas de passe-temps plus doux?

DEUXIÈME ABBÉ

*Ils sont là tous les trois, mornes, défaits, lugubres,
Comme de lourds pédants et des pions insalubres!
Pierrot, croque-mort blanc, essence de vieillard,
On va te saluer ainsi qu'un corbillard!*

TROISIÈME ABBÉ

*Enterreur de la joie, échanton des ténèbres,
Tu feras ton chemin dans les pompes funèbres!*

PREMIER ABBÉ

*Tu ressembles autant à ton blanc devancier
Que le fils d'une reine au fils d'un épicier !*

DEUXIÈME ABBÉ (à Arlequin)

*Pareils à des serpents, souples et mirifiques,
Les premiers Arlequins étaient moins pacifiques.
Leur perfidie exquise ondulait et sifflait ;
Et le spectre solaire en fleur les habillait.
Toi tu n'es pas leur fils : regarde ton costume !
Car tu n'es même pas un Arlequin posthume !
Non, tu n'es pas le fils des fils de l'arc-en-ciel :
Ton habit noir et blanc a l'air officiel ;
Et je songe, en pleurant sur ces couleurs austères,
A quelque vieux damier souillé par des notaires !*

(Pierrot se voit dans la glace et jette un cri.)

ARLEQUIN

Pierrot, qu'as-tu ?

ELIANE

Pierrot, vous souffrez...

MEZZETIN

Qu'est-ce ?

PIERROT (étendant la main vers la glace)

Là !

Là !... Quelqu'un....

(Il s'évanouit.)

MEZZETIN

Il est mort !...

ELIANE (se penchant sur Pierrot)

O la bizarre, ô la

Douce figure pâle !...

ARLEQUIN

Il va mieux.

CASSANDRE

Une crise

Légère....

ELIANE

Il est sauvé.

ARLEQUIN

C'est fini.

PREMIER ABBÉ

Ça dégrise

Désagréablement.

CASSANDRE

*Messieurs, ma nièce et moi,
Pour vous dédommager de cet instant d'émoi,
Nous vous invitons tous à venir, vers onze heures,
Souper demain chez nous...*

PREMIER ABBÉ

*Il faudra que tu meures
Encor plus d'une fois, Mezzetin!...*

CASSANDRE

Est-ce fait?

PREMIER ABBÉ

Accepté!

DEUXIÈME ABBÉ

De grand cœur.

CASSANDRE

On sera satisfait.

ELIANE

Vous viendrez, Mezzetin?

MEZZETIN

C'est un honneur extrême.

ELIANE

*Amenez donc Pierrot!... (à Arlequin) Et si tu veux qu'on t'aime,
Amène ton Pierrot... A demain.*

CASSANDRE

A demain!

SCÈNE DEUXIÈME

L'avenue qui mène à la villa d'Eliane. Paysage de neige, et de grands arbres givrés
Bourrasque et clair d'étoiles.

PIERROT

*Suis-je encor loin? Oh! oui! Tant mieux! Si ce chemin
Où je marche voulait marcher en sens inverse,
Je marcherais ainsi, toujours... Il neige à verse,
Le ciel est aussi noir qu'un nègre, et le vent fou
M'échevèle et me plie en deux, et dans le cou,
M'applique éperdument ses froides lèvres blanches!
Comme un oiseau blessé je bats l'air de mes manches,
Et j'ai peur d'arriver où l'on m'attend.*

(Il fait quelques pas.)

Mon sort

*Se jouera cette nuit, et je me sens moins fort
Qu'avant ce maudit soir de carnaval!... Je tremble.
Quelque danger lointain me menace...*

(Ecoutant.)

... Il me semble

Qu'on me parle tout bas...

...« Pierrot, dis-moi pourquoi

*Quelqu'un est là, tout près de moi, derrière moi,
Qui me regarde et dont je sens les yeux nocturnes
M'ensorceler la chair de baisers taciturnes,
Et qui »...*

Je ne sais plus... Arlequin m'a fait mal.

J'ai peur de cet enfant : il me sera fatal...

... Je sens des roses sous la neige...

...« Une paresse

*S'alanguit sur mon front pensif et le caresse!
— Et ne me parlez plus, car vous m'offenseriez!
— Comme vous aimeriez, Pierrot, si vous aimiez! »
... O ce bel Arlequin, je crois que je l'envie!
Arlequin cependant, ce n'est rien que la vie,
Que la jeunesse... hélas! ce n'est rien que cela!
Rien que cela!...*

ARLEQUIN (de loin)

Tra là! La hi là. La ho là!

PIERROT

*Faut-il rester Pierrot, ou bien cesser de l'être?
Pourquoi vais-je là-bas? Je ne suis plus mon maître,
Et j'obéis. A qui? Je ne sais.*

ARLEQUIN (de loin)

La ho là!

PIERROT

*C'est la jeunesse. Rien que cela, que cela!
Le rêve le plus fier vaut-il que l'on dédaigne
La naïve douleur d'un cœur jeune et qui saigne?
Vivre et rêver? Rêver ou vivre? Il faut choisir.*

(Il sonne à la porte d'Eliane.)

SCÈNE TROISIÈME

Le boudoir d'Eliane, couleur lilas mourant. Une psyché. Des fleurs. Une haleine d'ambre traîne dans les rideaux. Arlequin danse.

ARLEQUIN

La hi la! La ho la! — Pierrot!

PIERROT

Vous!

ARLEQUIN

Quel plaisir

*De te revoir avant les autres!... Ma cousine
Va venir : elle est là, dans la villa voisine,
Et m'a prié de te distraire en attendant...
Mon oncle est en affaire avec son intendant :
Il déguste les vins destinés à la fête,
Et ses préparatifs lui font tourner la tête!*

PIERROT (contraint)

Je ne vous retiens pas, Arlequin.

ARLEQUIN

Tu m'en veux?

Je t'ai froissé...

PIERROT

Du tout... Je suis un peu nerveux;

ARLEQUIN

Bien vrai?

PIERROT

Mais oui!

ARLEQUIN

Tant mieux!... Tourne, que je te voie!

*Encore! Ton habit est beau... C'est de la soie...
Cassandre ne veut pas que je m'habille ainsi.
Il est laid, n'est-ce pas, mon oncle? Il est aussi
Grognon et déplaisant que mon maître d'école...
C'est mal ce que j'ai dit?*

PIERROT

Très mal, ô tête folle!

Car tu pourrais très bien lui ressembler plus tard!

ARLEQUIN

Moi!

PIERROT

Toi!

ARLEQUIN

Moi ressembler à Cassandre, un vieillard!

PIERROT

*Cette flamme : Arlequin! Cassandre : cette cendre!
Le plus bel Arlequin fait le plus froid Cassandre.
Beau page imberbe et blond, charmant petit coquin,
Vous aurez quelque jour aussi votre Arlequin,
Auquel vous prêcherez l'abstinence et le jeûne!
Il aura ce grand tort à vos yeux d'être jeune,
Et vous aurez aux siens ce grand tort d'être vieux!*

ARLEQUIN

*Vieillir? Mourir un peu tous les jours! J'aime mieux
Vieillir en une fois d'un coup de carabine!*

PIERROT

*Bravo! Bravissimo! Bayard! Mais Colombine
Mais Eliane? Mais...*

ARLEQUIN

Mais elle m'aimera

Avant!

PIERROT

Peste! Et sinon?

ARLEQUIN

Sinon? Elle attendra

Sous l'orme!

PIERROT

Sous le saule!

ARLEQUIN

*Elle vient! Je m'esquive!...
Ta main?... A la bonne heure!... Et vive Pierrot! Vive
Arlequin! Vive nous! Vive tout le monde! (Il sort.)*

(Entre Eliane; elle porte au poing une perruche attachée par une chaînette d'argent.)

PIERROT (à Eliane)

Il

*Saute comme un pantin qu'on tire par un fil.
A ses talons légers je crois qu'il a des ailes.
Et c'est un tourbillon d'oiseaux joyeux et frêles
Qui scintille et qui neige et qui fuse en jasant.
Il ne courberait pas un brin d'herbe en dansant.
Votre cousin devient un jeune homme, Madame.
Il ne s'en doute pas, mais je crois, sur mon âme,
Que vos jolis yeux pers l'ont métamorphosé.*

ELIANE

*Arlequin? cet enfant!... Il serait bien osé
Et bien impertinent, n'est-ce pas?*

PIERROT

*Mais, Madame,
S'il est impertinent, ce sentiment là, dame!
Tous mes concitoyens sont des impertinents.*

ELIANE

*Vous vous trompez : tous ne sont pas inconvenants
À ce degré...*

PIERROT

Vraiment?

ELIANE

*La surprise est flatteuse!
Je ne vous savais pas l'humeur complimenteuse
À ce point. Cher Monsieur, vous êtes fort galant;
Et vous ne sauriez pas vous montrer insolent
De cette façon, vous!*

PIERROT

*Arlequin vous adore,
Il vous aime, Madame, et n'en sait rien encore...*

ELIANE

Vous plairait-il, Monsieur, d'avancer ce fauteuil?

PIERROT (obéissant)

*Il vous parle : sa voix chante comme un bouvreuil
Tout au fond de son âme, et lorsqu'il vous regarde,
Il a les yeux fleuris...*

ELIANE

*Monsieur, prenez donc garde.
Il vient par cette porte un affreux vent-coulis.
Fermez à double tour...*

PIERROT (même jeu)

*Il vous aime, je lis
Si bien dans sa pensée...*

ELIANE (nerveuse)

*Oh! la plaisante histoire,
Que vous me chantez là, Monsieur. Je pourrais croire
Que vous venez ici me demander ma main...*

PIERROT (étonné)

Moi, Madame?

ELIANE

*Attendez!... au nom de ce gamin.
Tâchez donc d'écouter avec intelligence.*

PIERROT

Mais, Madame, je vous...

ELIANE (piquée)

*Vous êtes d'une agence?
Vous plaidez avec feu pour les autres, mais quand
C'est pour vous, cher Monsieur, êtes vous éloquent
Aussi? Vous jouez bien les menuets des autres,
Trop bien; mais à présent jouez moi donc les vôtres;*

*Votre musique, à vous, doit avoir des appas...
J'écoute...*

PIERROT (sec)

Excusez-moi : je ne compose pas!

ELIANE (minaudant)

*Que regardez-vous là, Monsieur? est-ce ma ruche?
Elle est du bon faiseur... ma guimpe?*

PIERROT

La perruche!

ELIANE

Comment la trouvez-vous?

PIERROT

*Adorable! Or et feu.
Un vrai rubis qui vole... oh! c'est pour elle un jeu
Charmant que d'être ainsi sur votre doigt perchée...*

ELIANE (riant faux)

Vous enviez son sort?

PIERROT

Non! Elle est attachée!

ELIANE (s'animant peu à peu)

*A merveille! Monsieur Pierrot! le tour est fin,
Délicat, transparent, et je comprends enfin
Le rébus!... Vous aimez les perchoirs sans chaînettes!
Je ne prise pas fort, pour moi, vos devinettes :
Qui vous donne le droit de me parler ainsi?
Le perchoir ne veut pas d'un perroquet transi.
Dispensez-moi, Monsieur, d'écouter ces sornettes!*

PIERROT (avec un salut ironique)

Vous m'offrez le perchoir, mais avec les chaînettes!

ELIANE

*Mais vous êtes un fat, Monsieur, un malappris!
Qui pensiez vous entendre et qu'aviez vous compris?
Je vous connais très peu. Mon oncle vous invite.
Je vous reçois. On cause, on plaisante, et puis, vite,
Sur un mot, sur un seul, Monsieur Pierrot sourit
Avantageusement, et se met dans l'esprit
Qu'on l'aime, et puis ce soir il ira, par la ville,
Dans l'âme des badauds mirer son âme vile,
Et leur dire : « Eliane? Elle m'aime, mais moi,
Moi, je ne l'aime pas! »*

PIERROT (regardant longuement Eliane)

*Non certes! Sur ma foi,
Cette aventure-là doit demeurer secrète.
Et l'on sera discret, si vous êtes discrète!*

ELIANE

*Discret! Discrète! Ah! c'est ineffable! Je vous
Sais gré, Monsieur, de vous montrer si doux!
Votre impromptu n'est point d'un comique ordinaire.
Vous pourriez le nommer : « L'Amant Imaginaire »
Et nous en amuser à souper aujourd'hui!*

PIERROT

Vous vous contenterez de « L'Amant malgré lui! »

ELIANE (toisant Pierrot)

Alors vous êtes sûr, Monsieur, que je vous aime?

PIERROT (simplement)

Mais oui!

ELIANE

Qui vous l'a dit?

PIERROT

*Hermione elle-même!
Du Racine tout pur! C'est un fort bon auteur!*

ELIANE (s'oubliant)

*Du Racine arrangé par un contrefacteur !
Il se pourrait, Monsieur, qu'on sifflât votre pièce.
Cassandre est un puriste; il adore sa nièce.
Convenez qu'il aurait le droit, si je voulais,
De vous faire chasser d'ici par ses valets,
Comme un lâche insulteur de femmes que vous êtes,
A grands coups de balai sur votre échine!*

PIERROT

Faites.

*Vous m'aimez, Eliane!... Eh bien? Et vos valets?
Je voudrais bien les voir, ainsi que vos balais?
Vous ne balayez pas?*

ELIANE (courant vers la porte, puis soudain dans les bras de Pierrot)

Je t'aime! J'étais folle!...

*Pardonne-moi : j'ai tant souffert! Je suis frivole,
Coquette; je n'avais jamais aimé, j'avais
L'âme sèche, l'esprit vide, le cœur mauvais.
J'étais la Célimène inconstante et légère;
Au véritable amour je restais étrangère,
Et je riais des pleurs que l'on versait pour moi;
Mais maintenant je suis une autre femme; toi,
Tu comprendras cela, tu seras secourable
A la femme vaincue, à l'être misérable
En qui tu fais éclore un lys surnaturel,
Un beau lys aussi blanc que la neige et le gel!*

PIERROT

*Je n'aimerai qu'un lys du jardin de la Lune,
Et qui se fanerait sous vos doigts.*

ELIANE

Je suis une

*Malheureuse qui t'aime, oh! qui t'aime! Depuis
Ce jour, ce jour cruel où je t'ai vu, je suis
Une autre femme! Je me hais, je me renie!*

*Pitié! Pitié de moi. Toute mon ironie
Est morte! C'est par toi que j'appris la douceur!
Je veux être à la fois ta maîtresse et ta sœur.
Pitié! Ne marche pas sur mon cœur! c'est impie
D'écraser celle qui s'abdique, qui s'expie
Elle même, et qui couche à tes pieds son orgueil.
Tu ne peux plus sortir de ma pensée en deuil,
Tu me hantes, tu me possèdes, je n'existe
Qu'en toi, par toi, pour toi... Je t'ai vu pâle, triste,
Souffrant du mal obscur de n'être pas aimé!...*
(La perruche s'envole.)

PIERROT (secouant la tête)

Eliane lit mal dans un livre fermé.

ELIANE (hors d'elle)

*Frappe-moi, meurtris-moi, mais parle. Ton silence
Me tue. Oh! par pitié, vois ce cœur qui s'élançe
Frileusement vers toi comme un oiseau mouillé.
Il saigne, si la vie amère l'a souillé,
Il saigne, mais ce sang lave comme un baptême.
Sois bon, ne raille pas, aime celle qui t'aime.
Calme-la, guéris la d'un baiser tiède et pur!
Réapprends lui, Pierrot, la lumière et l'azur!
Je t'aime... Ecoute-moi!... Je connais ta souffrance,
Et je la guérirai! Laisse cette espérance
Voltiger dans mon cœur comme un parfum subtil!
N'est-il pas vrai que tu souffrais hier, n'est-il
Pas vrai? Rappelle-toi, Pierrot, ce soir de fête...*

PIERROT (à part)

*Je me rappelle tout!... O cette étrange tête
Fraternelle et si douce, et qui me ressemblait!
Cette tête pensive et pâle qui voulait
Partager ma chimère et ma mélancolie!...
La reverrais-je encor si j'aimais l'autre?... (à Eliane) Oublie,
X O pauvre âme en tumulte! Oublie! Cet amour
Qui te métamorphose et t'éclaire, le jour
Où j'en aurais pitié, deviendrait de la haine!*

*Ecoute... C'est la fin de toute ivresse humaine,
Et ce serait la fin de la nôtre, vois-tu!
Si je refuse, va! ce n'est point par vertu,
Ni par orgueil, ni par vanité, ni par feinte,
Non...*

ELIANE

Mais alors, pourquoi? Dis-moi pourquoi?

PIERROT

Par crainte!

ELIANE

Par crainte?

PIERROT

*Je me sens, moi le fou, le railleur,
Lâche devant l'épreuve et devant la douleur.
Tu connais peu la femme, ô femme trois fois femme!
Mais nous serions demain la fable de Bergame.
Crois-moi. Ce bel amour vient d'une vanité
De femme : je n'ai pas, comme d'autres, été,
Lamentable et piteux, languir sous ta fenêtre.
Eliane vaincue a rencontré son maître.
Ton âme de coquette a bondi sous l'affront,
Et c'est par vanité que tu courbes le front!
Vanité! Vanité! Voilà toute l'histoire.
Tu me ferais payer bien cher cette victoire,
Et tu te vengerais, chaque jour, en détail.
J'ai peur du vent qui souffle à travers l'éventail,
C'est le même qui souffle à travers la montagne.
Signé : Gastibelza.*

ELIANE (comme au sortir d'un rêve et se calmant peu à peu)

Pauvre amour en Espagne!

PIERROT

Tu n'y penses plus, demain, à ton réveil.

ELIANE

Hélas!

PIERROT

*Comme la neige aux baisers du soleil
Tu te réveilleras froide et rose, étonnée,
Disant : « J'avais rêvé que je m'étais donnée! »*

ELIANE

Ainsi, je t'oublierai?

PIERROT

*Sans peine, et tu riras
De toi même et de moi quand tu me reverras.*

ELIANE (pensive)

Peut être...

PIERROT

*Ton amour était une amourette.
La femme de Pierrot doit être une Pierrette.
Es-tu Pierrette?*

ELIANE

Hélas!

PIERROT

*Tu n'es pas de mon sang,
Eliane!...*

ELIANE

*Et pourtant, tu tiens le même rang
Que nous, et tes aïeux aimèrent mes aïeules!*

PIERROT

*Mais les uns sont morts seuls, les autres mortes seules,
Séparés par le sang dont ils étaient sortis,
Punis de s'être aimés et de s'être assortis!*

ELIANE (étonnée)

*Je ne te comprends plus, Pierrot : tu m'embarrasses!
Es-tu bien sûr de vivre?*

PIERROT (grave)

*Ecoute : il est deux races
Vieilles comme l'azur et comme la clarté :
L'une éprise de force et de réalité,
Belle, luxuriante, héroïque, ravie
Par la banalité splendide de la vie.
Et cette race-là c'est celle des heureux !
L'autre est la race des rêveurs, des songe-creux,
Et de ceux qui, nés sous le signe de Saturne,
Ont un lever d'étoile en leur cœur taciturne !
C'est la race farouche et douce des railleurs
Qui traînent par le monde un désir d'être ailleurs,
Et que tue à jamais la chimérique envie
De vivre à pleine bouche et d'observer la vie.
C'est la race de ceux dont les rêves blasés
Se meurent du regret d'être réalisés !
L'une est pleine de joie, et l'autre de rancune,
L'une vient du soleil, et l'autre de la lune ;
Et l'on fait mieux d'unir l'antilope au requin
Que les fils de Pierrot aux filles d'Arlequin !*

ELIANE (souriant)

*La chose est vraisemblable, hélas ! mais peu galante,
Et votre métaphore est par trop violente !
Oh ! vous auriez bien pu, sans vous en trouver mal,
Choisir, pour être juste, un plus bel animal !
Requin me paraît dur !... (Elle rit)*

PIERROT (vivement)

*Ah ! cet éclat de rire
Sonore, frémissant, et qui s'enfuit à tire
D'ailes, comme un oiseau délivré vers le jour,
Ce beau rire, Eliane, emporte votre amour !*

ELIANE (riant plus fort)

*Cette comparaison semble moins familière.
Requin m'avait déplu : j'aime assez la volière.
C'est d'un style plus noble, et vous avez du tact.*

PIERROT

*Volière, plus j'y pense, est bien le terme exact!
Vous ne tarderez pas à confirmer l'image :
Car votre âme déjà s'emplit d'un doux ramage;
Une colombe en rêve y murmure : « Arlequin! »*

ELIANE

Arlequin, après vous? Non! Ce serait mesquin...

PIERROT

Ce sera le plus fol oiseau de la volière!

ELIANE

Arlequin?... Un enfant...

PIERROT

*Et vous en serez fière
Plus tard, après bien des étés et des printemps,
Quand vous aurez trois fois ou quatre fois vingt ans!*

ELIANE

*Il se peut faire. . Dieu! j'ai perdu ma perruche!
Ma perruche!*

PIERROT (cherchant)

Là?

ELIANE

Non!

PIERROT

*Je la vois : elle juche
Là-haut... Chut!... Je la tiens!*

(Rattachant l'oiseau au poing d'Eliane).

*— Désormais, parlez bas,
Quand vous direz des mots qu'elle ne comprend pas!*

ARLEQUIN (du dehors)

Eliane!

ELIANE

On attend...

PIERROT (avec une politesse détachée)

Prenez mon bras, Madame.

ELIANE (même jeu)

Avec plaisir, Monsieur.

ARLEQUIN (entrant)

Venez! On vous réclame

Depuis tantôt... mon oncle et nos amis sont là...

PIERROT

Quoi! tu ne chantes plus la hi la, la ho la?

ARLEQUIN (faisant la moue)

On chante quand on veut...

ELIANE

Quelle métamorphose

Soudaine!...

PIERROT

Eh bien qu'as-tu? Te voilà tout morose..

ARLEQUIN (contraint)

Mais non...

PIERROT

Je t'ai blessé?

ARLEQUIN

Je ne vous retiens pas,

Pierrot...

(Pierrot et Eliane sortent).

Il m'a joué!... C'est infâme! c'est bas!

Pierrot que j'aimais tant!... O la figure blanche!

Tu me le payeras cher, et j'aurai ma revanche!

(Il se regarde dans la glace).

*A toi, Pierrot, deux mots! — Parle! — Je connais deux
Amoureux d'Eliane, et sur l'honneur, l'un d'eux
Est de trop!... Bien!... Très bien!... C'est superbe!*

ELIANE (entrant et se mirant)

Une mouche

*Au coin de l'œil... une autre, ici, près de la bouche...
Oh! comme je suis rose!...*

ARLEQUIN

Eliane!

ELIANE

Arlequin!

ARLEQUIN

Que fais-tu là, méchante?...

ELIANE

Et toi, petit coquin?

ARLEQUIN (tragique)

Je me vengeais!

ELIANE

De qui?

ARLEQUIN

De Pierrot!

ELIANE

Ah! Devine

Ce qu'il me demandait?... Ma main!

ARLEQUIN (éclatant)

Bonté divine!

Mais je le tuerai, mais...

ELIANE

Non...

ARLEQUIN

Mais...

ELIANE (très doucement)

J'ai refusé,

Moi!...

ARLEQUIN

Vrai!

ELIANE

J'en aime un autre...

ARLEQUIN (menaçant)

Oh!

ELIANE (soulignant les mots)

Qui n'a pas osé

Me le dire...

ARLEQUIN (fébrile)

Son nom?

ELIANE

Tu le sauras... Adieu!

(Elle le baise au front.)

ARLEQUIN

Oh! je suis fou!... Mon front!... A l'incendie! Au feu!

SCÈNE QUATRIÈME

La salle à manger, sombre, avec toute la lumière sur la joie du dessert. En face de la grande fenêtre qui regarde le parc, une glace de Venise.

PREMIER ABBÉ (à Eliane)

Mille grâce! Vraiment, cette fête est charmante!

ELIANE

Un soupçon de kummel? Ou bien un doigt de menthe?

PREMIER ABBÉ

Un doigt...

PIERROT (avec une galanterie dédaigneuse)

*Un doigt, l'abbé, ce n'est guère, on le voit
En regardant les doigts de madame... Un seul doigt!
Allez-y de la main tout entière!...*

DEUXIÈME ABBÉ

Adorable!

Le voilà bien galant!...

ELIANE (piquée)

Il l'est toujours... à table!

PREMIER ABBÉ

Touché!

PIERROT

C'est là surtout qu'il faut l'être...

ELIANE

A regret!

PIERROT

A moins d'être certain d'avoir le vin discret!

ELIANE

*Je vous attendais là : cette heure est opportune!
Vous allez raconter quelque bonne fortune?
Sept hommes, au dessert, cela nous promet bien
Deux cents confessions!...*

PIERROT

*Sept hommes, oui; mais rien
Qu'une femme, et ce nombre en devient dérisoire!*

ELIANE

Vous avez de la femme une idée un peu noire!

PIERROT

*Noire? Oh! non! je le jure! Et cependant le noir
Vous va si bien!*

ELIANE

*Et mon idée, à moi, ce soir,
La croyez-vous très... blanche?*

PIERROT

*Oh! non! mais, en revanche,
Elle pourrait bien être à la fois noire et blanche
Comme le bel habit de votre beau cousin...
Ou verte, s'il vous plaît, la couleur du raisin
Trop haut!*

PREMIER ABBÉ

*Assez, mon cher! à propos de ce chiffre
Et de cette couleur vous nous joueriez du fifre?
Assez! Et vous, Monsieur Cassandre, dites-nous,
Une parole sage, et qui nous rende fous.
Ou bien toi, Mezzetin, chante nous ta ballade
En l'honneur d'Hippocrate!...*

MEZZETIN

*Oh! fi! cette salade
M'absorbe .. et je l'absorbe, et cela me plaît mieux
Que de chanter des vers en roulant de grands yeux,
Et de m'écerveler à raffiner des pointes!
O salade! On devrait te manger, les mains jointes,
Si l'on avait deux autres mains pour te manger!*

PREMIER ABBÉ

*Mange donc, Mezzetin... (à part) Je saurai me venger!
(à Mezzetin) Comment te portes-tu depuis tantôt, cher maître?*

MEZZETIN

*Pas trop mal : un moment fugitif de bien-être,
Trop fugitif, hélas!*

PREMIER ABBÉ

*Et cependant tes yeux
Sont vifs, ton teint est rose...*

MEZZETIN (s'attristant peu à peu)

*Oh! je ne vais pas mieux
Pourtant...*

PREMIER ABBÉ

*Regardez-le, mes amis, ses oreilles
A travers ses cheveux semblent des fleurs vermeilles!*

MEZZETIN

Oh! je me sens plus mal!...

PREMIER ABBÉ

Ta narine frémit...

MEZZETIN

Hélas! J'ai le vertige, et j'ai peur...

CASSANDRE (à part)

Il blémit!

PREMIER ABBÉ

*Ton ventre glorieux, après tant de batailles,
N'a rien à redouter des plus vastes futailles!*

MEZZETIN (de plus en plus anxieux)

Mon cœur bat...

PREMIER ABBÉ

*Et ton nez, ardent comme un fanal,
Semble un évêque en train de passer cardinal!*

MEZZETIN

Oh! j'expire!...

PREMIER ABBÉ

*Expirer ! La bonne comédie !
Ta face éblouissante a l'air d'un incendie !
Les pompiers vont te suivre !*

DEUXIÈME ABBÉ

*Et demain, les lourdauds
De notre Observatoire apprendront aux badauds
Qu'ils ont vu quelque immense aurore boréale !*

PREMIER ABBÉ

Quelle santé superbe !

DEUXIÈME ABBÉ

Effrayante !

ARLEQUIN

Idéale !

MEZZETIN

*Je meurs... la terre tourne... à l'aide ! un médecin !
Je suis mort !... (Il tombe sur la table.)*

CASSANDRE

*Il suffit. On le fait à dessein.
Il ne parlera plus, s'il est mort !... Allons, vite,
Ranimez-le...*

TROISIÈME ABBÉ

*Veut-on que je le ressuscite ?
C'est facile : voyez plutôt !... Cher Mezzetin,
Ces rieurs sont obtus, et je te crois atteint
Beaucoup plus gravement que tu ne veux le dire !*

MEZZETIN

Toi, du moins, tu comprends !...

TROISIÈME ABBÉ

*Comment pouvez-vous rire?
Ne voyez-vous donc pas qu'il est malade?*

MEZZETIN

Oh! oui!

TROISIÈME ABBÉ

*Malade! Très malade!... Il s'est évanoui
Deux ou trois fois pendant qu'il mangeait la salade!*

MEZZETIN (attendri)

O cet ami! comme il est bon! Je suis malade!

CASSANDRE (à part)

Il renaît!

ELIANE (à part)

Il sourit!

TROISIÈME ABBÉ

Malade serait peu...

MEZZETIN (souriant)

Oh! oui, très peu, fort peu!...

TROISIÈME ABBÉ

*J'affirme, tête-bleu!
Qu'il est encor plus bas qu'il ne dit!...*

ARLEQUIN

Son haleine

Est courte!

TROISIÈME ABBÉ

*Sa prunelle inquiétante est pleine
D'une étrange lueur...*

MEZZETIN (riant)

C'est cela!

TROISIÈME ABBÉ

*C'est certain :
Tu n'as plus qu'un moment à vivre!... Mezzetin!
Tu m'as l'air d'être mort!...*

MEZZETIN (se jetant dans ses bras)

Tu me sauves la vie!

ELIANE

Si vous mourez ainsi, Monsieur, j'en suis ravie!

PREMIER ABBÉ

*O ce cher Mezzetin! Pardonne : j'avais tort!
Et maintenant, Messieurs, un cri : « Vive le mort! »*

TOUS

Vive le mort!

PREMIER ABBÉ

*Pierrot! tu gardes le silence!
Pourquoi ne ris-tu pas?*

PIERROT (béat)

*O divine indolence!
Céleste nonchaloir de la fin des repas!
J'écoute la chanson du Kirsch : ne parlez pas,
Oh! taisons-nous : causer est une impolitesse.
Écoutons le discours que nous tient Son Altesse
Le Kirsch, prince allemand de très vieille maison,
Le Kirsch, âpre seigneur de cette âpre saison,
Beau margrave givré d'argent pâle et d'hermine,
Traînant derrière lui l'odeur puissante et fine
Des profondes forêts où se grise le vent!*

ARLEQUIN

Tout cela dans un verre?

ELIANE

*Oh! vous êtes savant!
Vous avez le palais pédant. Voulez-vous boire
Encore un petit brin de cette forêt noire?*

DEUXIÈME ABBÉ

*Regardez le fumer son havane, passant
Et repassant, l'œil clos, sous son nez frémissant,
Comme une fleur de feu le rubis du cigare!*

TROISIÈME ABBÉ

Oh! prends garde, Pierrot!

DEUXIÈME ABBÉ

Tu vas te brûler! Gare!

PIERROT (aspirant son cigare)

*Dessert! ô cher instant qu'il faut éterniser!
O la folle chaleur! C'est plus doux qu'un baiser,
Et j'ai l'illusion d'une lèvre amoureuse
Qui me cherche et me fuit! Quelle est donc la chartreuse
Qui pourrait m'inspirer ce rêve d'être aimé?
Et ce rêve, ô délice, est très vite fumé!*

CASSANDRE

Mais à de vains propos c'est assez condescendre!

ELIANE

Devisons d'autre chose...

MEZZETIN

*A votre tour, Cassandre!
Votre groupe, le centre, est-il pour le rejet
Du budget?...*

ARLEQUIN

Mezzetin qui parle du budget!

PREMIER ABBÉ

*Il est fort compétent : il est lui-même un centre,
Et ne cesse d'enfler certain budget : son ventre!*

CASSANDRE (important)

*Le centre, hier encor, penchait pour le rejet;
Mais je l'ai supplié de voter le budget.
Seulement, pour porter un coup au ministère,
— Vous n'en soufflerez mot : c'est encore un mystère! —
Nous devons proposer, tout au dernier moment,
Un petit, très petit, petit amendement
Par lequel on verra soudainement par terre
Le budget côte à côte avec le ministère!*

MEZZETIN

Peut-on vous demander un éclaircissement?

CASSANDRE

Faites!

MEZZETIN

Qu'entendez-vous par un amendement?

CASSANDRE

Diable!

MEZZETIN

Je vous attends!

PREMIER ABBÉ

Je brûle de comprendre!

CASSANDRE (embarrassé)

Ce que j'entends par là ? Comment le leur apprendre ?

ARLEQUIN (lancé)

Je vous l'expliquerais d'un mot, si je voulais!

PREMIER ABBÉ

Bravo!

TROISIÈME ABBÉ

Vive Arlequin!

ARLEQUIN (plongeant sous la table et ramenant les mollets postiches de son oncle)

Voyez ces faux mollets!

MEZZETIN (riant)

Le drôle!

CASSANDRE (furieux)

L'insolent!

ARLEQUIN

Eh bien! c'est ce qu'on nomme

Un amendement!!

CASSANDRE (se levant)

Monstre! Assassin!

ELIANE

Le pauvre homme!

CASSANDRE (poursuivant Arlequin autour de la table)

Ma canne!

ARLEQUIN (sautant par dessus sa chaise)

Le Derby!

PREMIER ABBÉ

Hourrah!

DEUXIÈME ABBÉ

Très bien sauté!

CASSANDRE

Te voilà, pour le coup, pendar, déshérité!

ARLEQUIN (revenant derrière Cassandre)

C'est de la politique!... Et puis cette perruque,

CASSANDRE

Le gueux!

TROISIÈME ABBÉ

O le genou!

ARLEQUIN (enlevant la perruque)

...Qui couvre votre nuque...

CASSANDRE (apoplectique)

Je te tûrai!

ARLEQUIN (fuyant)

*De loin!... Eh bien! cet ornement,
Dans le jargon du crû, c'est un amendement!*

CASSANDRE (poursuivant Arlequin)

Arrêtez!... Arrêtez!

ARLEQUIN (disparaissant)

A bas le ministère!!

(Tous les convives se lèvent pour s'interposer et suivent la chasse. Pierrot seul reste absorbé, devant son kirsch.)

PIERROT (accoude sur la table)

Les voilà donc partis... Je vais pouvoir me taire...

*J'ai trop vécu depuis ce soir... Je veux rêver,
Redevenir enfin mon maître, et me sauver
Dans le silence auguste et fier de ma pensée!...
Je suis content de moi : cette fête est passée,
Et je sens que mon âme en garde le meilleur...
Eliane, Eliane! ô cher caprice! ô fleur
Capiteuse et maligne! ô fleur cueillie en songe!
Tu seras le plus fol et le plus beau mensonge
Des mensonges cruels qui font la vérité,
Et tu n'as rien souffert de la réalité!
Et toi, son Arlequin, cœur d'enfant, cœur de souffre,
O flamme qui fais mal, sourire dont on souffre,
Petit cierge amoureux brûlant par les deux bouts,
Arlequin, Eliane, évanouissez-vous!*

(Il se lève.)

*Combien j'en ai déjà, pâles, coiffés de nimbes,
Combien de ces profils féériques, dans les limbes
De ma mémoire, et dans le vague clair-obscur
De mon âme! ô profils de tendresse et d'azur,
Aimés avant de vivre, et morts avant de naître,
Que je n'ai pas aimés, et que j'aimais peut-être!*

(Se croisant les bras.)

*Comme on devient mauvais, implacable et moqueur,
A se pencher ainsi sur les gouffres du cœur!
Et comme le cristal de la divine enfance
Se fêle étrangement à la première offense!
On en garde à jamais un sourire attristé,
Où la peur de souffrir semble de la fierté!*

(Regardant le parc.)

*O la belle nuit claire! La neige au loin, la neige
Tombe sur les rumeurs du monde sacrilège,
Douce sœur du silence et des esprits plaintifs,
La lune se promène, et ses rayons furtifs
Passant et repassant sur les herbes glacées,
Ce sont les chers désirs et les chères pensées
De quelqu'un qui m'appelle et que je ne vois pas ...*

ARLEQUIN (entrant essoufflé)

Personne!...

PIERROT

Les voici : j'entends le bruit d'un pas...

Je ne veux plus les voir... Fuyons!... Ah! (Il se voit dans la glace.)

ARLEQUIN (à part)

Quelle chasse!

*Cassandra renaclait comme une contre-basse;
Eliane riait; un des abbés cherchait
A retenir la contre-basse, et moi, l'archet
De ce gros instrument orageux et classique,
J'allais comme le vent, de peur de la musique!
Tiens! Je ne suis pas seul... Pierrot!... Que fait-il là?
On dirait qu'il répète un menuet!...*

PIERROT (regardant son image)

O la

*Douce apparition, ô la lumière en fête!
Je la revois... c'est elle, elle-même, la tête
Fraternelle et si pure, et qui me ressemblait;
Cette tête pensive et pâle qui voulait
Partager ma chimère et ma mélancolie!
Elle bouge... Elle vit...*

ARLEQUIN (à part)

Si l'on croit que j'oublie

*Le bon tour que Pierrot a voulu me jouer,
Je consens, sur mon âme, à me laisser rouer!
Ecoutons... cet écran peut avoir des oreilles! (Il se cache.)*

PIERROT (se contemplant)

*C'est un autre, et c'est moi... ses lèvres sont pareilles
Au sang vierge d'un cygne assassiné, ses yeux
Profonds comme des cieus, ses yeux mystérieux
Sont deux lacs de tristesse et de candeur où sombre
Le soir silencieux de mes yeux, et dans l'ombre
Plus lointain qu'un espoir et plus pur qu'un regret,
Son visage éploré me suit comme un portrait.*

ARLEQUIN

*A qui parle-t-il donc de sa voix lente et basse?
Personne!...*

PIERROT (à son reflet)

Parle! oh! parle!

ARLEQUIN

Il regarde la glace!...

PIERROT (s'exaltant)

*Je comprends maintenant!... C'était toi, cher absent,
Cher fantôme à la fois invisible et présent,
Qui me gonflais le cœur de cette étrange ivresse!*

ARLEQUIN

Il parle à son reflet...

PIERROT

*Cette immense tendresse
Eparse autour de moi, ce besoin de souffrir,
Cette soif de te voir, et la peur d'en mourir,
Ces roses sous le gel, ces roses mensongères
Dont le parfum tout bas, comme des voix légères,
M'ensorcelait la chair, ces roses folles, ces
Roses qui fleurissaient à mes tempes, à mes
Narines, à mes yeux, toute cette jeunesse,
Tout cela me venait de toi, n'est-ce pas? N'est-ce
Pas? Tout cela venait de toi!!.....*

ARLEQUIN

*Bon! j'ai compris!
Le cousin de la neige à la fin s'est épris
De son image!... Ah! Ah! Pierrot! nous allons rire!
Et je me vengerai!...*

PIERROT

Tu ne veux rien me dire?

(Lent et presque chanté)

*O cœur plein de mon cœur, vaste comme les mers,
Espoir inexaucé de mes lèvres hautaines,
Qui nous a révélé ces ivresses lointaines,
Par delà l'heure triste et les baisers amers?*

ARLEQUIN (répétant)

Espoir inexaucé de mes lèvres hautaines,

PIERROT

Mes yeux tendres et las fleurissent tes yeux chers,

ARLEQUIN (même jeu)

Par delà l'heure triste et les baisers amers,

PIERROT

Purs comme un ciel enfant, bons comme les fontaines!

ARLEQUIN (même jeu)

Mes yeux tendres et bas fleurissent tes yeux chers!

PIERROT

Quel silence enivré d'étoiles incertaines!

ARLEQUIN (même jeu)

Pur comme un ciel enfant, bon comme les fontaines,

PIERROT (éperdu)

Un baiser de la lune a fiancé nos chairs!

(Il se précipite, les bras tendus, vers la glace, qu'il brise, et tombe, son habit blanc rouge de sang.)

SCÈNE FINALE

PIERROT, ARLEQUIN, CASSANDRE, ELIANE, MEZZETIN
LES TROIS ABBÉS

PIERROT

Oh ! je me suis tué!!..... (Il reste absorbé.)

CASSANDRE

Pourquoi tout ce tapage?

PREMIER ABBÉ

Pierrot se trouve mal!...

ELIANE

Qu'il y a-t-il, mon page?

DEUXIÈME ABBÉ

Est-ce un assassinat?

CASSANDRE

O mon pauvre miroir !

MEZZETIN

Que s'est-il donc passé?...

ARLEQUIN (trionphant)

*Pierrot, fou de se voir
De trop près dans la glace, a baisé son image!
Et voilà, mes amis, d'où vient tout ce tapage!*

TROISIÈME ABBÉ

Donnez-lui donc à boire ; il me paraît souffrant !

CASSANDRE (solennel)

*Et voilà ce que c'est que d'être indifférent
Aux choses de l'Etat!*

ELIANE

Au charme d'une œillade!

MEZZETIN

Et voilà ce que c'est de n'être pas malade!

ARLEQUIN

Hé! seigneur du grésil!

ELIANE

O marquis de l'hiver!

Vous ne dites plus rien!...

MEZZETIN

*Il est mort! ô mon cher
Pierrot, serais-tu mort?...*

CASSANDRE (secouant Pierrot)

Holà! prince du givre!

PIERROT (se relevant)

Oui, je me suis tué: mais comme je vais vivre!

Décembre 1886.



à mon cher Emile Van Areuberghe,

Hors du siècle, mais pas

Hors des cœurs,

Albe Piramy

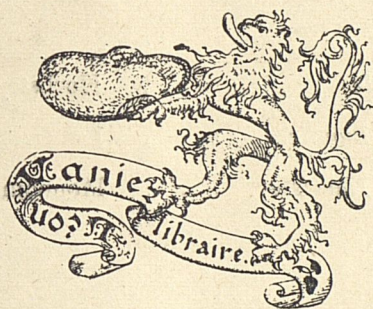
Hors du Siècle

Il a été tiré de HORS DU SIÈCLE :

3 exemplaires sur papier impérial du Japon.
15 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder.
250 exemplaires sur papier vélin.

Albert Giraud

Hors du Siècle



PARIS
Léon VANIER éditeur

19, Quai Saint-Michel, 19

—
M D C C C L X X X V I I I

Du même auteur

- Le Scribe* Hochsteyn, 1882
Pierrot Lunaire Lemerre, 1884
Pierrot Narcisse Monnom, 1887

A Georges Eekhoud

Hors du Siècle



Hors du Siècle

*Oh! que n'ai-je vécu, l'esprit fier, l'âme forte,
Sous la neigeuse hermine ou le fauve camail,
Dans ces siècles vermeils dont la lumière morte
Allume encore en moi des splendeurs de vitrail.*

*Car le poète alors, en croupe sur les races,
Leur enfonçait son rêve à grands coups d'éperon,
Et sa bouche, à travers le fracas des cuirasses,
Y sonnait son espoir comme dans un clairon.*

*La Muse était la sœur auguste de l'Épée ;
Les strophes ressemblaient à de clairs escaliers
Où montaient dans un faste et des feux d'épopée
Des vers casqués d'argent comme des chevaliers.*

*Les poètes nimbaient la mémoire des princes :
Plus d'un leur doit la pompe où sa majesté dort ;
L'empereur ébloui leur donnait des provinces
Et faisait à leur col flamber la Toison d'or.*

*Puis entre des soldats, des prêtres en étole,
Dans les flots d'un cortège écarlate de rois,
Il les menait cueillir la palme au Capitole,
Salués des drapeaux, des aigles et des croix.*

*Et le peuple, gardant au fond de ses prunelles
Leurs masques léonins parmi les encensoirs,
Contemplant longuement leurs ombres solennelles
Passer et repasser dans la braise des soirs.*

*Puisque je n'ai pu vivre en ces siècles magiques,
Puisque mes chers soleils pour d'autres yeux ont lui,
Je m'exile à jamais dans ces vers nostalgiques
Et mon cœur n'attend rien des hommes d'aujourd'hui.*

*La multitude abjecte est par moi détestée,
Pas un cri de ce temps ne franchira mon seuil ;
Et pour m'ensevelir loin de la foule athée,
Je saurai me construire un monument d'orgueil.*

*Je travaillerai seul, en un silence austère,
Nourrissant mon esprit des vieilles vérités,
Et je m'endormirai, bouche pleine de terre,
Dans la pourpre des jours que j'ai ressuscités.*

*Et maintenant criez ! Faites vos choses viles !
D'autres hommes viendront : Ceci sera changé.
Vous aurez contre vous jusqu'au pavé des villes !
D'autres hommes viendront, et l'Art sera vengé !*

*Votre cité stupide aura ses funérailles :
Vous entendrez la voix lugubre des tocsins,
Les bombes éclater par dessus vos murailles,
Et votre dernier soir pleurer dans les buccins !*

*Vous entendrez encor la fanfare des sacres
S'envoler au devant d'un prince tout puissant ;
Vous reverrez encor le soleil des massacres
Rougir ses lèvres d'or dans les mares de sang !*

*Vous reverrez encor les joyaux séculaires
S'injecter de carnage au milieu des soudards,
Et passer en claquant sur les fronts populaires
L'essor vertigineux et fou des étendards.*

*Et ces rumeurs d'un jour, ces flammes éphémères,
Ces sabres, ces rubis, ces gloires s'en iront
Inspirer sourdement dans le ventre des mères
La haine de ce siècle aux enfants qui naîtront!*



L'Amour impossible



Rencontre

— Je reviens d'un voyage au cher pays des lèvres,
Au pays des baisers d'un siècle, de là-bas :
Crépuscule des chairs, torches roses des fièvres,
Tout s'est fané, tout s'est éteint, et je suis las.

— De ce même pays des torches et des fièvres,
Du pays du baiser séculaire, là-bas,
Du pays de la chair, du cher pays des lèvres
Je reviens comme toi, comme toi, je suis las.

— Qu'avons-nous rapporté de cet amer voyage?
— Rien qu'un impitoyable et stérile veuvage,
Qu'un mauvais compagnon d'exil et de prison!

— Aimons-nous cependant, ô ma pauvre âme lasse,
Aimons-nous doucement, lentement, à voix basse,
Sans éveiller celui qui dort dans la maison.

~~~~~



## Silence

Je voudrais inventer des mots frêles et doux  
Pour parler à tes sens pendant les heures brèves,  
Où les mains dans tes mains, assis à tes genoux,  
Je regarde en tes yeux l'infini de mes rêves ;

Des mots mystérieux, fleuris et palpitants,  
Pleins d'humides parfums et de glauques murmures,  
Qui ressemblent au ciel renversé des étangs  
Frôlés par le sommeil des nocturnes ramures ;



---

Des mots pareils à ceux que de lointains gosiers  
Susurraient dans les soirs songés par Cimarose,  
Comme un souffle alangui de suaves rosiers  
Où lentement se meurt, feuille à feuille, une rose ;

Des mots d'un opéra triste et sentimental,  
Dont la vibration magique réalise  
La plaintive chanson des coupes de cristal  
Où se pleure à jamais l'âme de Cydalise.

Et cependant aucun de ces mots long voilés,  
Aucun mot virginal ne vaudrait l'indolence  
De nos profonds regards l'un par l'autre étoilés,  
Ni l'ombre de nos cœurs où chante le silence.

~~~~~


L'Orgue

Quand le soleil déchu, comme un aigle blessé,
Eclabousse de sang la nuit qui vient de naître,
Le corps endolori, j'entr'ouvre ma fenêtre,
Pour confronter mon âme avec le ciel glacé.

Le crépuscule parle à mon rêve insensé
Des amours éternels qu'il ne doit point connaître;
La fébrile douceur de l'ombre me pénètre,
Et j'écoute gémir un vieil orgue lassé.

O musique navrée, obsédante, équivoque !
Ton obstination douloureuse m'évoque
Le lointain désespoir d'un cœur contemplatif.

Je ne t'entends jamais, par un soir d'apathie,
Sans revoir longuement dans mon esprit plaintif
Les grands yeux suppliants des chiens que l'on châtie.

~~~~~



---

## La Voix brisée

Lorsque j'entends mourir ta voix crépusculaire.  
Pleine d'espoirs déçus, d'angoisse et de rancœur,  
Je comprends que l'hiver est assis dans ton cœur ;  
Car ta parole étrange, à la fois sombre et claire,  
Où se parle tout bas un douloureux secret,  
Ressuscite pour moi les immenses murmures  
Qu'aux premiers soirs du monde exhalèrent les ramures  
D'une mystérieuse et neigeuse forêt ;



Et son timbre m'évoque une eau triste et lassée  
Qui regarde sans voir, à travers le brouillard,  
Souvenir de printemps dans l'âme d'un vieillard,  
La morne assomption d'une lune glacée.

~~~~~

La Voix chère

Comme un bourdonnement d'invisibles abeilles
Ivres des vins du soir et du parfum des fleurs,
Ta douce voix murmure en songe à mes oreilles,
Ta douce et longue voix apaise mes douleurs,
Comme un bourdonnement d'invisibles abeilles
Ivres des vins du soir et du parfum des fleurs.

La fraîcheur des ruisseaux, la jeune chair des roses,
La mousse des forêts et l'haleine du thym
Chantent dans la lumière entre tes lèvres roses.
Tu verses dans mon cœur, comme un écho lointain,
La fraîcheur des ruisseaux, la jeune chair des roses,
La mousse des forêts et l'haleine du thym.

Mais sous l'orgueil du sang, des mots fiers et splendides
Se cabrent dans ta voix comme des étalons!
Un rêve inviolé fleurit tes yeux candides;
Ton rire a la langueur des anciens violons;
Mais sous l'orgueil du sang, des mots fiers et splendides
Se cabrent dans ta voix comme des étalons!

Roulant la moire et l'ambre en ses ondes sonores,
Ta voix m'évoque un fleuve éclatant et vermeil
Où cinglent, imbibés de couchants et d'aurores,
Des vaisseaux somptueux tout noirs sur le soleil.
Roulant la moire et l'ambre en ses ondes sonores,
Ta voix m'évoque un fleuve éclatant et vermeil.

Et les profonds secrets qui dorment dans son ombre
Ont l'étrange lueur de très vieux ostensoirs
Qui s'illumineraient sous l'éclair riche et sombre
Des grands autels pensifs dans la pourpre des soirs.
Et les profonds secrets qui dorment dans son ombre
Ont l'étrange lueur de très vieux ostensoirs.

~~~~~



---

## Dimanche soir

A Henry Maubel.

La campagne est muette, et l'horizon s'endort.  
Les rêves du passé tournent dans la lumière ;  
Le soleil agonise, et comme une poussière,  
Disperse au fond du ciel sa pensive âme d'or.  
Les rêves du passé tournent dans la lumière ;  
La campagne est muette et l'horizon s'endort.

Loin, très loin, tout là-bas, dans la paix du dimanche,  
Comme un cœur solitaire effrayé par la nuit  
Et prêt à se briser d'amertume et d'ennui,  
Lentement, lentement un vieil orgue s'épanche,  
Comme un cœur solitaire effrayé par la nuit,  
Loin, très loin, tout là-bas, dans la paix du dimanche.



---

O cruelle douceur des baisers défendus!  
O douce cruauté des lèvres qui dédaignent!  
Je vous entends vibrer dans ces rythmes qui saignent,  
Vous êtes un rappel des paradis perdus,  
O douce cruauté des lèvres qui dédaignent!  
O cruelle douceur des baisers défendus!

On dirait une voix pleurant la mort de l'heure...  
Un soir pareil luira pour vous, ô mon amour!  
Où la morne distance et la chute du jour  
Vous parleront de moi dans un orgue qui pleure!  
Un soir pareil luira pour vous, ô mon amour!...  
On dirait une voix pleurant la mort de l'heure!...

~~~~~


Résignation

J'ai lutté contre moi, j'ai crié, j'ai souffert,
Esseulé dans la nuit de mon âme blessée,
Et, ma vie en lambeaux, je sors de mon enfer,
Car j'ai trouvé l'enfer au fond de ma pensée.

Je comprends aujourd'hui que mon rêve était fou,
Que mon amour d'automne était presque une offense,
Et j'arrache à jamais de mon cœur, comme un clou,
Le tragique désir d'une impossible enfance.

Et je t'offre ces vers, ô mon glaive! ô ma croix!
Semblables à des soirs de Noël, blancs et calmes,
Où plane vaguement, dans l'azur des cieus froids,
La palpitation souveraine des palmes;

Ces vers d'un méconnu, ces vers d'un résigné,
Ces vers où ma douleur devient de la lumière,
Ces vers où ma tendresse a longuement saigné
Comme un soleil couchant dans l'or d'une verrière.

~~~~~



---

## A une âme

Par ces rythmes plaintifs tu n'es point blasphémée;  
Ne lève pas vers moi ces regards douloureux :  
Rien de toi n'a saigné dans ces vers amoureux,  
Ame pleine de lys! O toi, la seule aimée!

Lis-les sans te faner, Ame pleine de roses!  
Je n'ai jamais douté de ton cœur maternel :  
Tu planes au dessus de l'univers charnel  
Et de l'aurore en fleur des belles gorges roses.



Pareil à ces bateaux qui portent sur leurs voiles  
L'emblème vespéral de la Reine des mers,  
J'ai hissé ton image au sommet de mes vers,  
Pour braver la tempête, Ame pleine d'étoiles!

Mes désirs allumés et mes extases vierges,  
A travers la vapeur violette des soirs,  
Brûlent vers tes autels comme des encensoirs,  
Ame pleine de chants, de vitraux et de cierges!

Et par delà le temps, Esprit doux et farouche!  
Par delà l'heure vaine et le monde oublieux,  
Dût l'éternelle nuit s'enfoncer dans mes yeux,  
Le silence éternel s'enfoncer dans ma bouche,

J'en jure par ta gloire et tes eucharisties :  
Rien ne pourrait en moi tuer ton souvenir,  
Et j'irais de nouveau t'aimer dans l'avenir,  
Ame pleine de ciel, de palmes et d'hosties!

~~~~~


Mystère

Nul n'entendra jamais, ô douceur! ô mystère!
Orgueil mélancolique et fier renoncement,
O toi, ma chère joie, ô toi, mon cher tourment,
Le nom que te donnaient les enfants de la terre.

Je mourrai loin de toi, nocturne et solitaire,
Ton image en mes yeux, fidèle à mon serment;
Je conduirai tout bas mon propre enterrement :
Le silence m'enivre et mon cœur sait se taire.

Mais ce mutisme même et cette obscurité
Seront comme un concert et comme une clarté
Qui rendront dans l'oubli ta mémoire éternelle ;

Car j'aurai fait chanter pour la race à venir,
Au rythme d'une messe ardente et solennelle,
Comme un orgue pieux ton vaste souvenir !

~~~~~



## Adieu

Si la peur de la chair s'est dressée entre nous,  
Et si je ne dois plus t'étreindre, ô ma chimère !  
Si nous nous séparons avant cette heure amère  
Où les baisers humains se font méchants et fous,

Je n'en dirai pas moins ta messe à deux genoux,  
Toi l'aïeule et la sœur, la maîtresse et la mère !  
De toutes les douceurs de ton corps éphémère  
J'écrirai quelque jour mon sonnet le plus doux.



---

Venant de loin ma voix te semblera joyeuse ;  
Et je te chanterai sur la lyre soyeuse  
De Pierre de Ronsard et de Remy Belleau :

Et mes strophes seront la sonore fontaine  
Où tu te pencheras plus belle et plus hautaine,  
Comme un rêve de fleur qui se mire dans l'eau !



## Tes yeux

Tes yeux verts sont pareils à des eaux printanières  
Où rit le rire vaste et sauvage du vent;  
J'y regarde passer, ainsi que des bannières,  
De beaux rêves d'or vierge et de soleil levant.

Mais parfois la science y met sa solitude,  
Et l'on y voit penser dans l'ombre, avec terreur,  
Captives à jamais de la même attitude,  
De hautaines douleurs de mage et d'empereur.



Printemps splendide et pur! Hiver farouche et blême!  
Tourment toujours accru du malheureux qui l'aime,  
Je ne puis oublier tes clairs et tristes yeux.

Tes yeux! ô tes chers yeux! ô jeunesse! ô vieillesse!  
O le regard si jeune et si vieux qui me laisse  
Le regret d'être jeune et celui d'être vieux!

~~~~~


Roses d'Enfer

Voix de mon sang qui pleure, et vous, voix de ma chair,
De ma chair pantelante et folle! Voix pensives
Plus hautes que le cri des houles convulsives,
Taisez-vous, longues voix d'un passé triste et cher!

Taisez-vous, longues voix! Voix des fleurs paresseuses!
O voix, velours des voix, voix des fleurs d'autrefois
Qui rêviez dans sa chair, qui chantiez dans sa voix,
Voix des jasmins lascifs et des roses mousseuses,

Taisez-vous! Je tairai ma honte et ma rancœur.
Le silence et l'hiver sont entrés dans mon cœur :
Il neige du silence en mon cœur vaste et sombre.

Neige, neige, ô silence, et tâche de couvrir
Ces roses de l'enfer trop lentes à mourir,
Et mon unique amour crucifié dans l'ombre.



Le Regret de l'enfance



Départ

Tes regards mouillés et bleus,
Où dort un gouffre mystique,
Ont les lointains fabuleux
D'une douce Adriatique.

Leur ciel languide est si pur,
Leurs flots tendres sont si vagues,
Que je crois voir dans l'azur
Des bleuets fleurir les vagues.

Je sens que leur charme amer
Est plein de soleils féériques
Et de climats chimériques.

Et sur leur profonde mer
Mon âme, où l'orgueil expire,
Cingle comme un beau navire.

~~~~~



## Aurore

Lorsque, dans la clarté flambante des métaux,  
S'avance le cortège où les saintes Maries,  
Portant leur diadème œillé de pierreries,  
Oscillent doucement sur de blancs piédestaux ;

Pour célébrer leurs cœurs transpercés de couteaux,  
On jonche le pavé de guirlandes fleuries  
Exhalant le parfum de leurs tiges flétries  
Vers les Vierges debout dans l'orgueil des manteaux.



— Ainsi j'avais semé sous les pas de la Femme  
Les roses de ma vie et les lys de mon âme :  
La flore adolescente et neuve des vingt ans.

Mais la Reine, d'aurore et de gloire embrasée,  
Passa dans la musique exquise du printemps  
Sans respirer l'odeur de mon âme écrasée!

~~~~~


Soir de province

Comme un pâle bouquet de jasmins et de roses,
Le grand ciel s'est fané dans les langueurs du soir,
Et la nuit souveraine, ainsi qu'un fleuve noir,
Submerge lentement le sommet des toits roses.
Le grand ciel s'est fané dans les langueurs du soir
Comme un pâle bouquet de jasmins et de roses.

Les douces lèvres d'or du soleil aboli
Rêvent sur le sourire éteint de la rivière.
Baiser ! Tremblant baiser d'azur et de lumière !
Dans une immensité de silence et d'oubli,
Rêvent sur le sourire éteint de la rivière
Les douces lèvres d'or du soleil aboli.

Les fenêtres d'antan regardent ma misère,
Avec le long regard des yeux que j'ai fermés.
Cristal des jours heureux! Parfum des cœurs aimés!
Ames des parents morts tendres comme un rosaire!
Avec le long regard des yeux que j'ai fermés
Les fenêtres d'antan regardent ma misère.

~~~~~



---

## Le Dauphin

### I

Loin de ce siècle obscur, au fond de ma mémoire,  
Où d'anciens jours vécus m'éblouissent encor  
Et regardent mon âme avec leurs braises d'or,  
En un soir somptueux, où des fleuves de moire  
Roulent superbement vers le couchant vermeil  
Les fleurs du crépuscule et le sang du soleil,  
Au balcon d'une vieille et royale demeure  
Dont les vitraux pensifs, glorieux et lointains,  
Evoquent la splendeur des missels byzantins,  
Je revois, dans la mort ineffable de l'heure,  
S'accouder un gracile et rose enfant princier  
Qui pleure d'être heureux, et dont la tête lasse  
Plie adorablement sous l'orgueil de sa race,  
Comme sous un tragique et trop pesant cimier,



---

Et qui vierge, et déjà fatigué de la femme,  
Semble, l'énigmatique et si frêle dauphin !  
Prier le ciel d'été de lui montrer enfin  
Le songe de son cœur à travers une flamme,  
Pendant que la couleur de ce soir fier et doux,  
Où se plaint un appel de clairons nostalgiques,  
Caresse le duvet de ses lèvres magiques,  
Et s'attarde en rêvant sur ses longs cheveux roux.

## II

Dors en paix dans l'oubli des hommes, bel enfant !  
Dors avec ton désir dans l'oubli triomphant,  
Loin de ce siècle vil et de ce monde athée,  
Et de tous ceux qui vont, l'âme déveloutée,  
Chercher éperdûment l'infini dans la chair !  
Tu revis en un cœur à qui ton cœur est cher,  
Et qui chante pour toi, comme un orgue mystique,  
A l'heure vespérale où le ciel extatique,  
Rose comme un brasier de grands lys enflammés,  
Nous fait penser à ceux que nous aurions aimés.

~~~~~

Le Regret de l'enfance

A Iwan Gilkin

Rouges lèvres d'enfants, lèvres simples et pures,
Qui buvez la jeunesse ainsi qu'une liqueur,
Rouges lèvres d'enfants, lèvres simples et pures,
Rouges lèvres d'enfants, pareilles à des mûres
Dont le sang saignerait doucement dans mon cœur ;

Prunelles d'or brûlé, d'ambre ou de violette,
Qui regardez le jour d'un regard étonné,
Prunelles d'or brûlé, d'ambre ou de violette,
Prunelles de vieil or et d'ambre où se reflète
La joie inconsciente et frêle d'être né ;

Cheveux blonds et cendrés que le soleil effleure
Longtemps après sa mort dans le ciel mordoré,
Cheveux blonds et cendrés que le soleil effleure,
Cheveux blonds et cendrés que les regrets de l'heure
Caressent vaguement d'un amour ignoré ;

Mains royales où dort le désir des étreintes,
Vous qui n'allumez pas la lampe de Psyché,
Mains royales où dort le désir des étreintes,
Mains jointes qui priez vers l'extase des saintes,
Qui ne connaissez pas les fièvres du péché ;

Chairs roses qui chantez le triomphe des roses,
Les splendeurs de la sève et les gloires du sang,
Chairs roses qui chantez le triomphe des roses,
Chairs roses qui rêvez dans la beauté des choses
Et fleurissez les yeux éblouis du passant,

Comme vous faites mal à ces âmes trop mûres,
A l'automne plaintif de ces cœurs épuisés,
Comme vous faites mal à ces âmes trop mûres
Qui sentent se rouvrir leurs anciennes blessures
Et qui meurent tout bas du néant des baisers !

~~~~~



---

## Lohengrin

A Hector Chainaye

O douce voix d'enfant, pleine de chanterelles,  
Chante dans la lumière autour de mon chevet !  
Ton rire, comme un vol soyeux de tourterelles,  
Laisse neiger en moi son tiède et blanc duvet.  
O douce voix d'enfant, pleine de chanterelles,  
Chante dans la lumière autour de mon chevet !

Regards sablés d'argent, couleur d'ardoise humide,  
Semblables à des lacs sous des cieux violets,  
Égayez lentement de votre azur timide  
La candeur du matin qui bleuit mes volets,  
Regards sablés d'argent, couleur d'ardoise humide,  
Semblables à des lacs sous des cieux violets !



---

Rafrâchissez mon sang, lèvres! Roses mousseuses,  
Qui parfument le cœur en caressant les yeux!  
Eclairiez-moi du jour de vos chairs paresseuses!  
J'ai trop pensé, la nuit, et je me sens très vieux.  
Rafrâchissez mon sang, lèvres! Roses mousseuses  
Qui parfument le cœur en caressant les yeux!

Comme un rouge brasier qu'attriste la chimère  
De voir jaillir un lys de ses tisons flambants,  
Je t'appelle du fond de ma joie éphémère,  
Tête royale et pâle aux longs cheveux tombants,  
Comme un rouge brasier qu'attriste la chimère  
De voir jaillir un lys de ses tisons flambants!

C'est Lohengrin enfant qui, traîné par des cygnes,  
Vogue vers ma douleur comme vers son Elsa.  
Bannissant à jamais les souvenirs indignes  
Des cœurs tumultueux que la vie épuisa,  
C'est Lohengrin enfant qui, traîné par des cygnes,  
Vogue vers ma douleur comme vers son Elsa.

Toi qui ne connais pas, mais dont l'âme devine  
Le vague et pur amour de Caïn pour Abel,  
Ouvre-moi le berceau de ta blancheur divine,  
Enfant miraculeux, cher enfant maternel,  
Toi qui ne connais pas, mais dont l'âme devine  
Le vague et pur amour de Caïn pour Abel,



---

Répands sur l'incrédule et sur le misérable  
Les pardons ignorants qui pleuvent de tes mains!  
J'écoute la chanson de ta bouche adorable  
Comme un murmure en fleur d'invisibles jasmins.  
Répands sur l'incrédule et sur le misérable  
Les pardons ignorants qui pleuvent de tes mains!









L'Horizon qui chante









## Gare nocturne

La gare est nostalgique avec ses beaux pavois,  
Ses fanaux de couleur aux clartés solennelles,  
Pareils, dans la nuit vaste, à de fixes prunelles  
Epiant le profil sinistre des convois.

Dans la banalité de la foule je vois  
Passer rapidement des âmes fraternelles ;  
Mais le brusque rideau des ombres éternelles  
Me ravit à jamais leur visage et leur voix.



---

Un spleen surgit alors des choses suggestives,  
Et du tragique appel que les locomotives  
Jettent comme un adieu vers les pays quittés.

Et je traduis en moi les signaux que l'on sonne  
Par ces mots sans espoir lentement répétés :  
Personne ne m'attend et je n'attends personne!

~~~~~


La Peur du voyage

A Eddy Levis.

Sous le pont suspendu qui coupe en deux le soir,
A travers le fracas, les feux et les fumées,
Je regarde passer, les vitres allumées,
Un train vertigineux comme un vaste éclair noir.

De tunnel en tunnel de grands fanaux simulent,
Dans la rapidité de leurs scintillements,
Un jet éparpillé de roses diamants
D'émeraudes en flamme et de rubis qui brûlent.

Sous leur clarté bougeante obscurément reluit
Le sinistre réseau des rails dans les ténèbres,
Pareils à des chemins rigides et funèbres
Vers les gueules de l'ombre et l'horreur de la nuit.

Le ciel est orageux et l'atmosphère lourde;
Le télégraphe pleure et tourmente ses fils;
Et les convois ont pris d'inquiétants profils
Œillés lugubrement d'une lanterne sourde.

Il monte jusqu'à moi d'âcres exhalaisons
De houille, de goudron, de bitume et de soufre
Qui suggèrent en foule à mon esprit qui souffre
De lucides climats et de fiers horizons.

La distance et l'espace ont d'étranges musiques,
Grêles comme un soupir du vent dans les roseaux,
Vibrantes comme un vol de nocturnes oiseaux,
Douces comme la voix lointaine des phthisiques.

Ces fanaux, ces relents, ce décor solennel,
Le sifflement aigu de ces locomotives,
Cet immense horizon, ces musiques plaintives
Chantent la volupté du voyage éternel.

C'est là-bas que j'irais, ô mon âme blessée!
Découvrir un pays d'où je suis exilé;
Et ce vague désir, comme un cristal fêlé,
Enigmatiquement tinte dans ma pensée.

Comme le souvenir d'un monde antérieur,
Je subis le pouvoir de ces noms nostalgiques
Dont l'euphonie emplit de visions magiques
Le songe lumineux de l'œil intérieur.

O mes fleurs d'Allemagne, Heidelberg et Coblence!
O mon rêve d'étude et de sérénité!
Ne m'attendez-vous pas, dans l'or des soirs d'été,
Quand l'odeur des tilleuls parfume le silence?

Il existe en Norvège un beau golfe gelé
Où le soleil d'hiver rit sur la neige rose,
Pareil au pur reflet d'une invisible rose
Sur la froide clarté d'un lys inviolé.

Je devine en Ecosse un lac plein de mystère,
Qui renverse la nuit dans des flots étoilés,
Où semblent s'échanger de longs regards voilés
Entre les yeux du ciel et les yeux de la terre.

Et je sais à Stratford des bois shakespeariens,
Où les cygnes pensifs, sur les eaux taciturnes,
S'imaginent revoir dans les blancheurs nocturnes
Le fantôme appâli des cygnes anciens.

~~~~~



## L'Aveugle

Par la lucarne ouverte, à l'heure coutumière  
Où les hommes du port regagnent leur maison,  
Immobile et muet, les yeux à l'horizon,  
Il regarde sans voir la mort de la lumière.

Un rayon poussiéreux dans le logis obscur,  
Comme un ruban de feu traversant les ténèbres,  
Éclaire vaguement les grands gestes funèbres  
Et le profil d'un Christ éployé sur le mur.



Dans l'infini du soir, exhalant des reproches  
Vers le soleil défunt disparu sous les flots,  
L'âme des cloches pleure, en de lointains sanglots.  
Lentement, doucement, pleure l'âme des cloches.

Et toujours il est là, tragique, hypnotisé  
Par l'horreur du silence et de la solitude,  
Figé dans la farouche et superbe attitude  
Qu'imprime aux êtres fiers un beau rêve brisé.

C'est un vieux matelot qui vit des jours épiques,  
Sur qui chanta la joie immense de la mer,  
Et qui, trente ans, vogua dans l'ivresse de l'air,  
Des docks de la Tamise aux îles des Tropiques.

Adieu l'odeur du sel et les souffles marins !  
Adieu l'essor géant des voiles palpitantes !  
Adieu les grands tillacs aux couleurs éclatantes  
Semblables dans l'azur à d'énormes cyprins !

A travers la stupeur de ses mornés prunelles,  
Où s'enfonce aujourd'hui la vaste cécité,  
Il regardé couler le vide illimité,  
Comme un autre océan aux vagues éternelles.



---

Il songe, et la lueur incertaine qui luit,  
Vespérale et sinistre, au fond de ses yeux ternes,  
Évoque le miroir aveugle des citernes  
Où vient sous les cieux morts se contempler la nuit.

Son oreille s'affine, et les rumeurs sans nombre  
De la vie inquiète et du soir frémissant  
Dans ses cheveux dressés passent en croassant  
Comme un vol d'oiseaux fous sur les houles de l'ombre.

Oh! si quelqu'un pouvait déchiffrer le secret  
De ces globes rongés par une lèpre immonde,  
Et dardés pour toujours sur le néant du monde,  
Chimère de Rembrandt! Dis-moi ce qu'il verrait?

Il y verrait la cale, où de lourdes amarres,  
Qu'anime affreusement la masse de leur poids,  
S'enroulent dans des lacs de bitume et de poix,  
Comme un nœud de serpents dans la vase des mares;

Des caveaux empestés et des abîmes gras;  
De visqueux escaliers où la flamme des lampes  
Jette un pâle reflet de poisson sur les rampes  
Et frôle d'un éclair le sommeil mou des rats;



---

Et puis, dans cet enfer plein d'ordure et de boue,  
La fauve éclosion d'un fantôme vermeil ;  
Des zébrures de moire et des fleurs de soleil  
Imitant les tons roux des vieux cuirs de Cordoue ;

Un bouquet lumineux de chaudes floraisons  
Qui, dans l'obscurité des cachots léthargiques,  
Éparsément le jour de leurs feuilles magiques,  
Et comme un lierre ardent grimpent sur les cloisons ;

Les obliques lueurs allumant par flambées,  
Sur l'étincellement des cuivres embrasés,  
Des langues d'incendie et des éclats bronzés  
Pareils, dans la pénombre, à l'or des scarabées :

L'espace magnétique illuminé d'oiseaux,  
Les trois-mâts solennels ouvrant leurs écoutilles  
Aux moussons paresseux de la mer des Antilles,  
Et buvant les parfums qui traînent sur les eaux ;

Et les soirs suggestifs où les grands soleils roses,  
Noyés dans la rougeur du gouffre éblouissant,  
Semblent avec leurs jets de lumière et de sang  
Des volcans sous-marins qui lanceraient des roses !



## A une femme de quarante ans

Dans tes grands yeux, emplis de chaude obscurité  
Où luisent vaguement les secrets de la vie,  
J'ai puisé pour toujours la chimérique envie  
D'un suprême plaisir que je n'ai point goûté.

L'arome capiteux de ta maturité  
Enivre puissamment ma chair inassouvie,  
Et du fond du passé mon âme est poursuivie  
Par l'éternel regret de ta virginité.



---

J'ai souvent jaloué, par les soirs pacifiques,  
Les vaisseaux attirants, lassés et magnifiques  
Dont l'orgueil du retour solennisait les mâts,

Et qui semblaient traîner, derrière leurs antennes,  
Une émanation des ciels et des climats  
Qu'ils avaient respirés dans leurs courses lointaines.

~~~~~


Le Charme de la Mer

A Léon Cladel

Bien mieux qu'une maîtresse, ô mer, tu me possèdes :
Ta présence mystique occupe mes yeux clos ;
Tu roules l'infini dans chacun de tes flots,
Et par tes horizons inquiets tu m'obsèdes.

Je me souviens toujours de la première fois,
Du jour déjà lointain où je t'ai regardée :
Une vague emporta mon âme, et l'a gardée ;
Je pense me revoir, lorsque je te revois.

Je t'aime au point du jour, sous les brouillards moroses
Que déchire soudain le quadriges vermeil
Auquel sont attachés par des nœuds de soleil
Les chevaux du matin, frappés d'écumes roses.

A midi, sous un ciel d'argent vertigineux,
J'aime le chant superbe exhalé par tes lames,
Et j'imagine ouïr, dans l'or vert de tes flammes,
Le ronflement puissant d'un orgue lumineux.

Et quand le soleil meurt sous un éclair d'épée,
Je t'aime avec souffrance, et je tremble de voir,
Ensanglantant les eaux pacifiques du soir,
Rouler en bas du ciel cette tête coupée !

Et plus sinistrement de toi je suis épris,
Lorsqu'à travers l'horreur des nuits phosphorescentes,
Comme un hideux cadavre aux chairs déliquescences,
Tu lances des reflets splendides et pourris.

Mais surtout je t'adore en ces heures profondes,
Où, sur le riche azur des lointains alléchants,
Et parmi les adieux, les vivats et les chants,
Appareille un vaisseau qui gagne d'autres mondes.

Je me figure alors des pays fabuleux,
Des îles de parfums vibrant dans la lumière;
Et mon âme voudrait tenter une croisière,
Et plonger longuement vers les horizons bleus.

Ainsi toujours je t'aime, ô symbole tragique,
O murmurant miroir des humaines douleurs,
Qui par un vague appel de sons et de couleurs
Invites doucement mon esprit nostalgique !

Une immense paresse envahit mon cerveau :
Ma chair inconsciente est à toi fiancée;
Sur l'aile des pétrels s'envole ma pensée,
Et j'ai perdu mon rêve et ma soif du nouveau.

Toujours je te contemple, et ma tête se vide :
Je n'aime plus, je n'agis plus, je ne vis plus.
La vague emporterait tous mes êtres élus,
Je ne la suivrais pas d'un regard plus avide !

Quand tu pleures, je pleure, et quand tu ris, je ris ;
Ma joie est un soleil nageant sur tes eaux claires ;
Les tempêtes du ciel sont mes seules colères,
Tes naufrages, les seuls que mon cœur ait compris.

La nature et la mort sont les seules mamelles
Où tendent les assauts de tes vastes baisers :
Bientôt, dans ses plaisirs toujours inépuisés,
Nous confondrons enfin nos deux âmes jumelles.

J'écoute les esprits invisibles de l'air
Déferler jusqu'à moi sur ta houle géante,
Et je sens à travers ma cervelle béante
Lentement s'engouffrer, ô mer, toute la mer !

Spectacle intérieur dont mon amour s'enivre,
Je vois voguer en moi de mystiques vaisseaux
Montrant et déroband sur l'infini des eaux
Leurs tillacs rayés d'or, de cinabre et de cuivre.

J'absorbe tous les soirs, en un rouge sommeil,
L'horizon triomphal incendié de moires,
Et, comme un chant aimé qui hante les mémoires,
Je berce, après sa mort, l'image du soleil.

Le matelot rêvant qui veille sur la hune,
Livrant sa chevelure au souffle des moussons,
Me regarde élargir en lumineux frissons
Le verdâtre reflet des fièvres de la lune.

L'impassibilité de mes flots éployés
Roule éternellement sur les glauques féeries,
Et l'humide terreur des pâles pierreries
Qui ressemblent aux yeux grands ouverts des noyés.

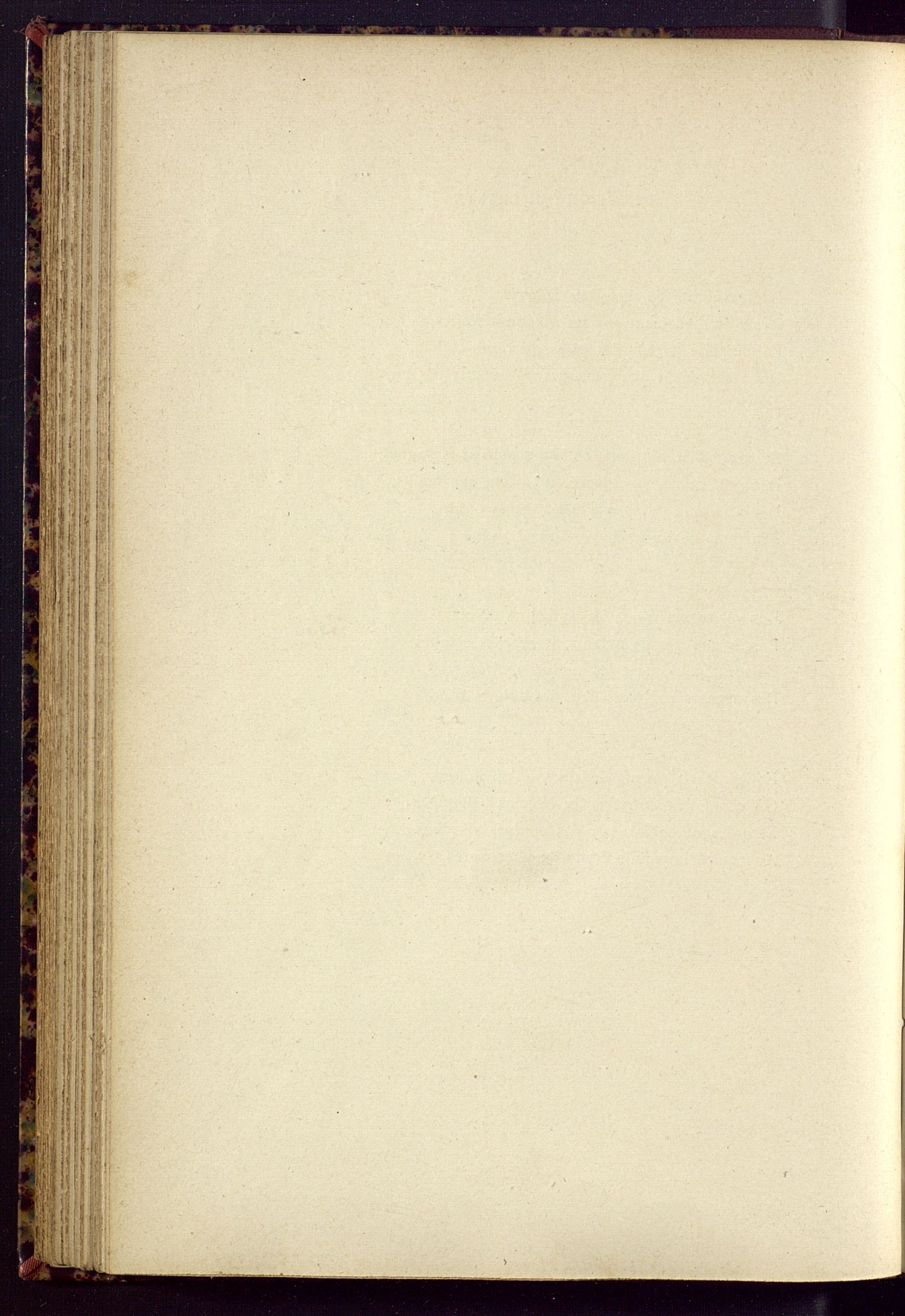
Et souvent le plongeur entrevoit sous mes vagues,
Dans un calme, un silence, un néant souverains,
Des vaisseaux échoués que les astres marins
Pénètrent de leurs hypocrites et vagues ;

Des végétations dont les rampants effrois,
Pareils aux nœuds gluants de reptiles épiques,
Enlacent goulument les ventres hydropiques
Des nageurs engloutis dans les abîmes froids ;

Et les débris pensifs de villes qu'on ignore,
Où chantaient autrefois les buccins belliqueux,
Et qui sont habités par des poulpes visqueux
Au regard immobile étoilé de phosphore !

~~~~~







L'Art









## A une Vierge gothique

Je voudrais inventer des mots religieux,  
Semblables aux couleurs dont les maîtres gothiques  
Spiritualisaient le lointain des tryptiques,  
Pour peindre l'infini qui pleure dans tes yeux.

Au fond de leur azur chaste et mystérieux  
Les désirs obsédants des trépas extatiques  
Surgissent à l'esprit comme ces croix mystiques  
Qui se lèvent en deuil sur la clarté des cieus.



C'est pourquoi je t'érige, ô Vierge entre les vierges !  
Un symbolique autel criblé d'or par les cierges,  
Où blanchira le jour de tes pieds surhumains ;

Et mes strophes, de nard et de myrrhe allumées,  
Encenseront ta gloire en pensives fumées,  
Et pour toi je joindrai mes vers, comme des mains !

~~~~~

A un Poète

Ton livre est un miroir symbolique et puissant
Que ton art a dressé pour les races futures,
Et qui réfléchira leurs nouvelles tortures
A travers des lueurs d'épouvante et de sang.

Et quand l'immense horreur d'un monde finissant
Aura débilité les plus fortes natures,
Il renverra leur mal aux tristes créatures
Qui crieront vers le ciel en se reconnaissant.

Puis il disparaîtra dans l'infini des rêves,
Et ses pâles débris, sur le sable des grèves,
Retrouvés quelque soir par les peuples tardifs,

Parleront vaguement de ces villes tragiques
Dont la mer a noyé dans ses grottes magiques
Le luxe douloureux et les bijoux pensifs.

~~~~~



---

## Le Clavecin

A Georges Rodenbach

C'était un clavecin triste, désaccordé,  
Avec son bois empli des choses anciennes,  
Et son clavier plaintif où des patriciennes  
Avaient de leurs doigts longs et pâles préludé.

Sur l'ébène fleuri du meuble démodé,  
Pour parler tendrement à ces musiciennes,  
En son habit de soie et de valenciennes,  
Peut-être Buckingham s'était-il accoudé.



---

Tout un monde défunt, charmant, mélancolique,  
Dormait dans les parois de la frêle relique,  
Où rêvait la douceur d'un siècle enseveli.

J'entr'ouvris l'instrument, et de mes mains dévotes  
Je jouai lentement de lointaines gavottes,  
Afin de réjouir l'âme du vieux Lulli.



---

## Le Spleen des lumières

A Emile Van Arenbergh

Tes sonnets sont pareils aux rubis séculaires  
Qui brûlaient sur le front superbe des tyrans,  
Et dont l'âme écarlate aux reflets fulgurants  
Eblouissait d'effroi les cerveaux populaires.

Tristes comme la mort des cieux crépusculaires,  
Tes sonnets sont pareils à des yeux attirants  
Qui dans le vague iris de leurs globes souffrants  
Réfléchissent le sang des blessures solaires.



---

Joyaux spirituels, qui, pour l'éternité,  
Serez victorieux de toute obscurité,  
Regards cristallisés dans l'orient des pierres;

A travers un mensonge éclatant de couleurs,  
Vous symboliserez les humaines douleurs,  
Le néant du Soleil et le spleen des Lumières!

~~~~~

Curiosité

A Iwan Gilkin

Mieux que moi tu connais la curiosité
Qui plonge le Poète en d'austères études,
Et le pousse à chercher, au cœur des multitudes,
Les secrets de la vie et de la volupté.

Par l'intime douleur chaque masque est sculpté ;
Un remords pleure au fond des fières attitudes ;
Et tu trouves alors d'âcres béatitudes
A troubler le passant dans son âme ausculté.

Déchiffrant l'avenir des éphèbes novices,
Tu devines en eux les crimes et les vices
Passer comme un troupeau de pâles visiteurs ;

Et quand les débauchés sortent des priapées,
Ils sentent dans leur chair, ainsi que des épées,
S'enfoncer froidement tes yeux inquisiteurs.

~~~~~



---

## Les Conquérants

A Camille Lemonnier

Ta gloire évoque en moi ces navires houleux  
Que de fiers conquérants aux gestes magnétiques  
Poussaient, dans l'infini des vierges Atlantiques,  
Vers les archipels d'or des lointains fabuleux.

Ils mettaient à la voile en ces soirs merveilleux  
Où le ciel, enflammé de rougeurs prophétiques  
Verse royalement ses richesses mystiques  
Dans le cœur dilaté des marins orgueilleux.



Et les hommes du port, demeurés sur les grèves,  
Regardaient s'enfoncer les mâts, comme des rêves,  
Dans l'éblouissement de l'horizon vermeil ;

Et leurs cerveaux obscurs, à la fin de leur âge,  
Se rappelaient encor le splendide mirage  
De ces grands vaisseaux noirs entrés dans le soleil.

~~~~~


A un Poète mort

O vieux Maître expiré dans la raideur farouche
D'un glaive éblouissant qui survit aux combats !
Nous nous interdisons de venir sur ta couche
Verser la lâcheté des larmes d'ici-bas.

Nous saluons ton deuil avec des chants de fête ;
Nous suivons ton convoi d'un cœur stoïque et fort :
Pour celui qui s'endort dans ta pourpre, ô poète !
L'heure de la naissance est celle de la mort.

Sous un nouveau soleil ton espoir vient d'éclorre ;
Ton sépulcre est pour nous un berceau triomphant :
Car tu t'es envolé vers la suprême aurore,
Superbe comme un Dieu, simple comme un enfant!

~~~~~



---

## Les Noces de Cana

En ces temps abolis ou l'Ephèbe attristé,  
L'élu de Magdeleine et des femmes bibliques,  
A travers la splendeur des soirs évangéliques  
Traînait comme un manteau sa vaste charité,

Distribuant à tous sa riche humanité,  
Parfois il s'asseyait aux noces faméliques,  
Et leur épanchait l'eau des fontaines publiques  
Changée en un vin pur empli d'éternité.



Ainsi dans vos repas, petits rimeurs avarés,  
Pâles buveurs d'eau claire, ennemis des vins rares  
Où dans sa robe rouge habite un dieu vermeil,

Je vous présenterai de ma main despotique  
Une liqueur si fière en sa pourpre mystique  
Que vous semblerez boire un coucher de soleil!

~~~~~

Le Sphinx

A Hector Chainaye

Les hommes ont raison : pour eux je suis fermé,
Et pour eux rien d'humain ne pleure en ma pensée ;
Ma peine est au silence éternel fiancée :
Ils ne connaîtront pas les êtres que j'aimai.

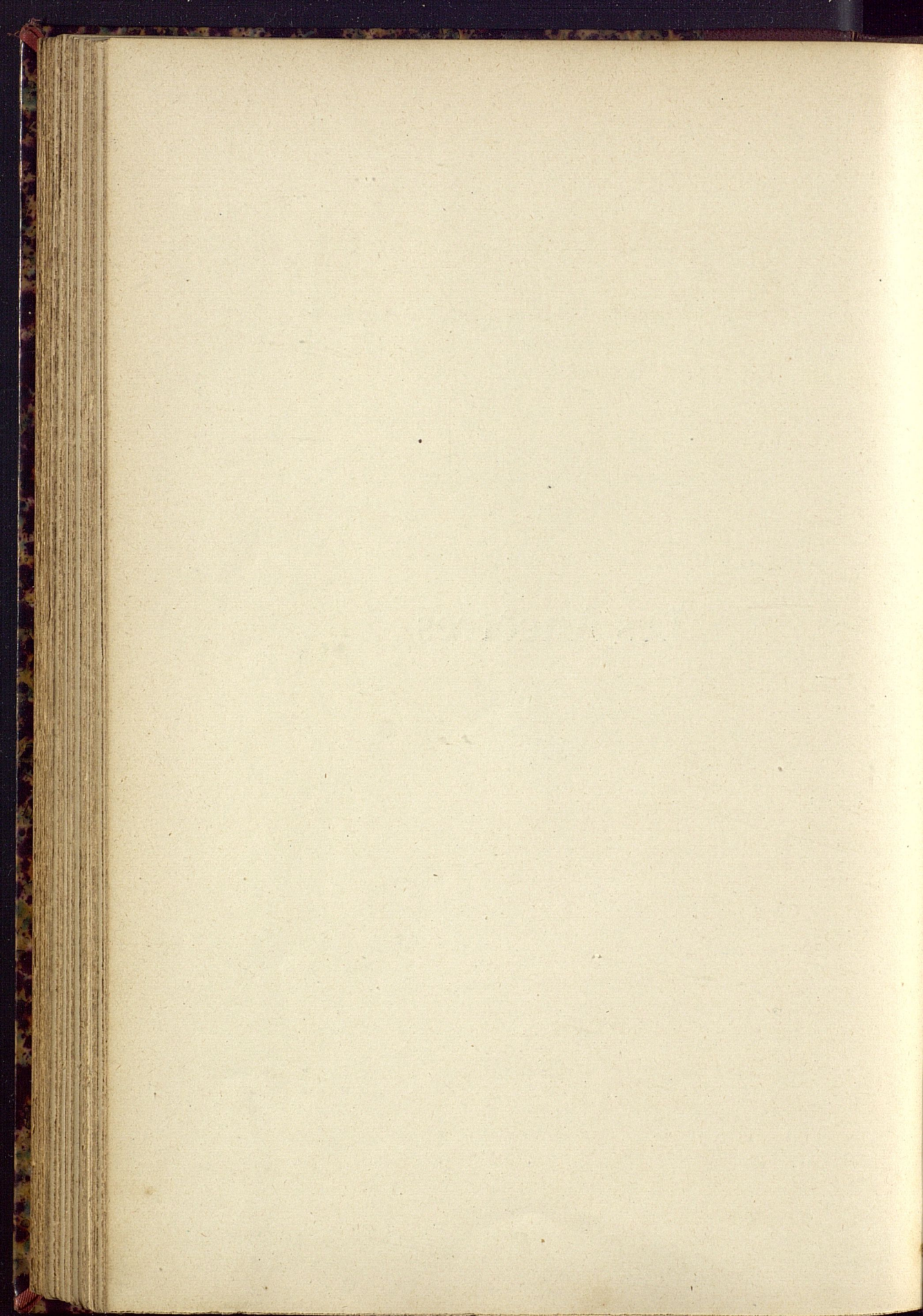
Et quand j'avoûrais tout, quand j'aurais diffamé
Le mystère où ma vie obscure est dépensée,
Quand je dévoilerais ma chimère offensée,
Leurs yeux s'aveugleraient à son vol enflammé.

Eloignez-vous de moi : je suis plein de vertiges !
Mon rêve est un abîme où tournent des prestiges,
Où la lune blanchit des ossements rongés.

Je suis un des derniers de la race divine,
Et, mieux que les grands Sphinx dans l'énigme allongés,
Mon âme engloutira celui qui la devine !



Les Ancêtres





Les Mangeurs de terre

A Georges Eekhoud

Au temps des Léliards et des têtes coupées,
Quand la Flandre, à l'appel des tragiques beffrois,
Noyait superbement les princes et les rois
Dans le fleuve de sang des rouges épopées ;

Avant de se ruer aux larges équipées,
Et pour se préserver des suprêmes effrois,
Les Communiens baisaient, sous le geste des croix,
Cette terre à laquelle ils vouaient leurs épées.

O mon rude Poète! O cœur plein du passé!
Silencieusement dans ton œuvre enfoncé,
Gardant l'esprit flamand d'un mélange adultère,

Jamais je n'ai relu tes livres sans y voir,
Ainsi qu'en un cruel et splendide miroir,
L'héroïque baiser de ces mangeurs de terre

~~~~~



## Les Tribuns

Le peuple a vu passer des hommes énergiques,  
Au masque impérieux chargé de volonté,  
Parlant haut dans leur force et dans leur majesté  
Pour tirer du sommeil les races léthargiques.

Jetant au vent du ciel des syllabes magiques,  
Leur verbe, qui vibrait d'une âpre charité,  
S'emplissait, pour venger l'idéal insulté,  
De glaives menaçants et de buccins tragiques.



La foule a retenu leur nom mystérieux,  
Et le lance parfois en échos glorieux  
Dans l'acclamation d'une ardente victoire.

Le marbre légendaire où vit leur souvenir  
S'élève sur le seuil éclatant de l'histoire,  
Et leur geste indigné traverse l'avenir.

~~~~~

Sous les Borgia

A Georges Destrée

Dans le palais superbe, où de jeunes esclaves
Enlacent leurs seins nus comme des raisins d'or,
S'allume dans la braise ardente du décor
L'embrassement vermeil de la fin des conclaves.

Près des pages en fleur lissant leurs toisons flaves
Que les baisers du soir féminisent encor,
Siègent dans l'écarlate et les appels de cor
Les cardinaux romains rouges comme des laves.

Ils adorent la chair comme un soleil levant ;
La voix surnaturelle et douce des eunuques
Passe avec un frisson de plaisir sur leurs nuques ;

Et les filles de Rome échevèlent au vent,
Dans la nuit fantastique et fumeuse des porches,
Leurs crinières de feu, semblables à des torches.

~~~~~



---

## Les Fauteuils

Dans un cloître oublié de nos grèves natales,  
Loin des vaines rumeurs de ce temps blême et faux,  
Trônent de vieux fauteuils dont les bras triomphaux  
Enflamment puissamment l'ombre lourde des stalles.

Évoquant la splendeur des époques brutales,  
Où les cœurs ressemblaient à des nids de gerfauts,  
Ils mêlent dans leurs cuirs des reflets d'échafauds  
Avec les soirs bronzés des mers occidentales.



Sacrés par le silence, alourdis de soleil,  
Ils regardent les feux de l'horizon vermeil  
Blasonner d'ambre et d'or les carreaux des fenêtres ;

Et, pensive aux échos d'un siècle souverain,  
Notre âme y voit encor, comme un rêve d'airain,  
S'asseoir le souvenir indigné des ancêtres !

~~~~~

Le Portrait du Reître

A Jules Destrée

Sur le rêve effacé d'un antique décor,
Dans un de ces fauteuils étoilés de clous d'or
Dont la rude splendeur ne sied plus à nos tailles,
Le front lourd de pensée et balaféré d'entailles,
Repose, avec l'allure et la morgue d'un roi,
En un vaste silence où l'on sent de l'effroi,
L'aventurier flamand qui commandait aux princes
Et qui jouait aux dés l'empire et les provinces,
Celui dont la mémoire emplît les grands chemins,
Celui dont l'avenir verra les larges mains
S'appuyer à jamais en songe sur l'Epée.
Dans ses regards de cuivre on lit une épopée :
Des fuites en plein vent d'enfants et de soudards,
De grands soleils couchants hérissés d'étendards,

Et des flaques de sang, de femmes et d'entrailles,
Et l'essor de la gloire au dessus des murailles,
Et les chevaux fumants cabrés vers les cieus fous!
Oh! quel poids de mépris tu fais tomber sur nous,
Rêveurs silencieux prisonniers de nos rêves,
Toi dont le cœur battait sous les baisers des glaives,
Et volait à la mort sous les drapeaux claquants!
Les hasards de la guerre et les rumeurs des camps,
Les grelots des mulets, les cahots des guimbardes,
Les danses de lumière au bout des hallebardes,
Les doublons de la solde et les appels du cor,
Toute une éblouissante aventure est encor
Chantante autour de toi dans les ombres fleuries
Que verse sur ton front l'orgueil des draperies.
Monceaux de diamants, de vases florentins,
Lacs de brocart et d'or à l'entour des festins,
Vastes étoilements de seins nus, de chairs roses,
Amours ivres vautrés dans du sang et des roses,
Longs soirs vus à travers les vins orientaux,
Tous ces grands souvenirs traînent dans tes manteaux.
Et telle est ta magie aux feux du crépuscule
Que notre esprit pensif superbement recule
Vers les temps abolis et les hommes éteints,
Et qu'éveillant en nous des ancêtres lointains,
Tu fais, au plus profond de nos âmes paisibles,
Sonner étrangement des clairons invisibles.

Cuir de Cordoue

A Francis Nautet

O cuir couleur de feu, d'automne et de victoire !
Qui flambez dans la nuit d'un antique oratoire
Où la lourde splendeur des jours passés s'endort,
Mystérieux et roux comme de grands lacs d'or,
O cuir couleur de soir, de faste et d'épopée !
Vous rêvez longuement de ces traîneurs d'épée
Qui, sur la braise en fleur de vos coussins gaufrés,
Inclinaient autrefois leurs masques balafrés,
Autour desquels nageait une odeur d'aventures.
O cuir qui flamboyez dans la paix des tentures !

Pareils à des couchants tragiques et houleux,
Vous avez vu surgir des hommes fabuleux,
Que les yeux de leur temps s'hallucinaient à suivre,
Et qui, sur une mer d'incendie et de cuivre,
O cuirs couleur d'orgueil, de guerre et d'horizon !
S'embarquèrent un soir de la chaude saison ;
Et c'est pourquoi, puissants, fauves et chimériques,
Vous conservez encor des reflets d'Amériques,
Et vous songez dans l'ombre, éblouis et vermeils,
O cuirs en qui survit l'âme des vieux soleils !

~~~~~



## L'enfant aux Lys

Dans la chambre des lys, voluptueuse et sourde,  
Où s'amasse à longs flots la malsaine ombre lourde  
Des grands rideaux vineux qu'ensanglante le soir,  
Grisé par des parfums d'église et d'encensoir,  
Doucelement le dauphin malade s'effémine,  
Regardant à ses pieds, pensif, neiger l'hermine



Du tapis vespéral, silencieux et blanc,  
Où le vitrail étroit jette un reflet tremblant  
De lilas mensongers et de roses féeriques,  
Et rêve, l'enfant pâle, aux femmes chimériques  
Qui se dressent là-bas sur l'horizon vermeil,  
Et l'appellent des seins, debout dans le soleil.

~~~~~


Renaissance

A André Fontainas

Avec le rêve ardent de ton regard cuivré,
Où l'âme des clartés rit de se voir plus belle,
Avec ta bouche en feu dans le duvet ambré
De ta lèvre rebelle ;

Avec ta peau hâlée, où l'orgueil de ton sang
Allume une étincelle héroïque et méchante,
Ton opulente voix au timbre éblouissant,
Comme de l'or qui chante ;

Ton nez d'oiseau rapace et ton masque indompté,
La force de tes mains féminines et minces,
Aux ongles acérés et pleins de volonté
Comme en portaient les princes,

Il te suffit de faire un geste aventureux,
Pour qu'il ait à mes yeux la soudaine puissance
D'évoquer en mon cœur, sous un ciel amoureux,
Toute la Renaissance!

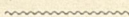
Et j'imagine alors un vaste palais clair
Où des lacs de soleil dorment au pied des arbres,
Et font à leurs reflets vivre comme une chair
La chasteté des marbres.

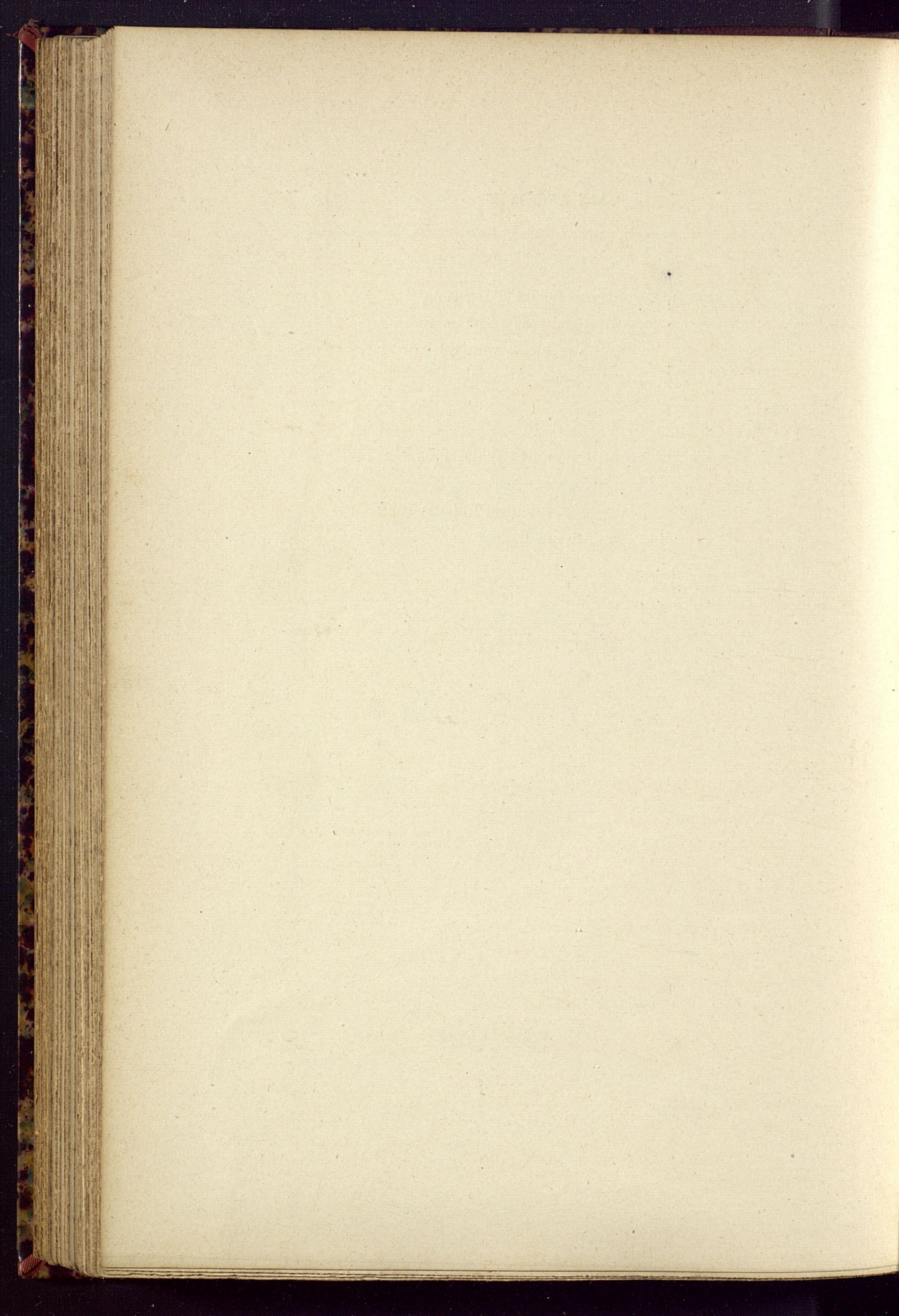
Je vois se dérouler de larges horizons
Où, parmi les jardins baignés de vapeurs bleues,
Sur la riche émeraude en flammes des gazons,
Les paons lustrent leurs queues.

Voici les cardinaux avec leurs familiers,
Sous un dais de brocart tendu par des esclaves,
Et leurs rouges manteaux sur les blancs escaliers
Coulent comme des laves.

Là, devant un vitrail aux lueurs d'ostensoir,
Sur le balcon vermeil et dans des ombres roses,
Les princesses en fleur hument le vent du soir
 Qui leur parle des roses.

Et l'essaim chatoyant des mimes et des fous
Éclate, s'éparpille et ricoche en cadence,
Et l'on voit au travers des grands feuillages roux
 Cet arc-en-ciel qui danse!





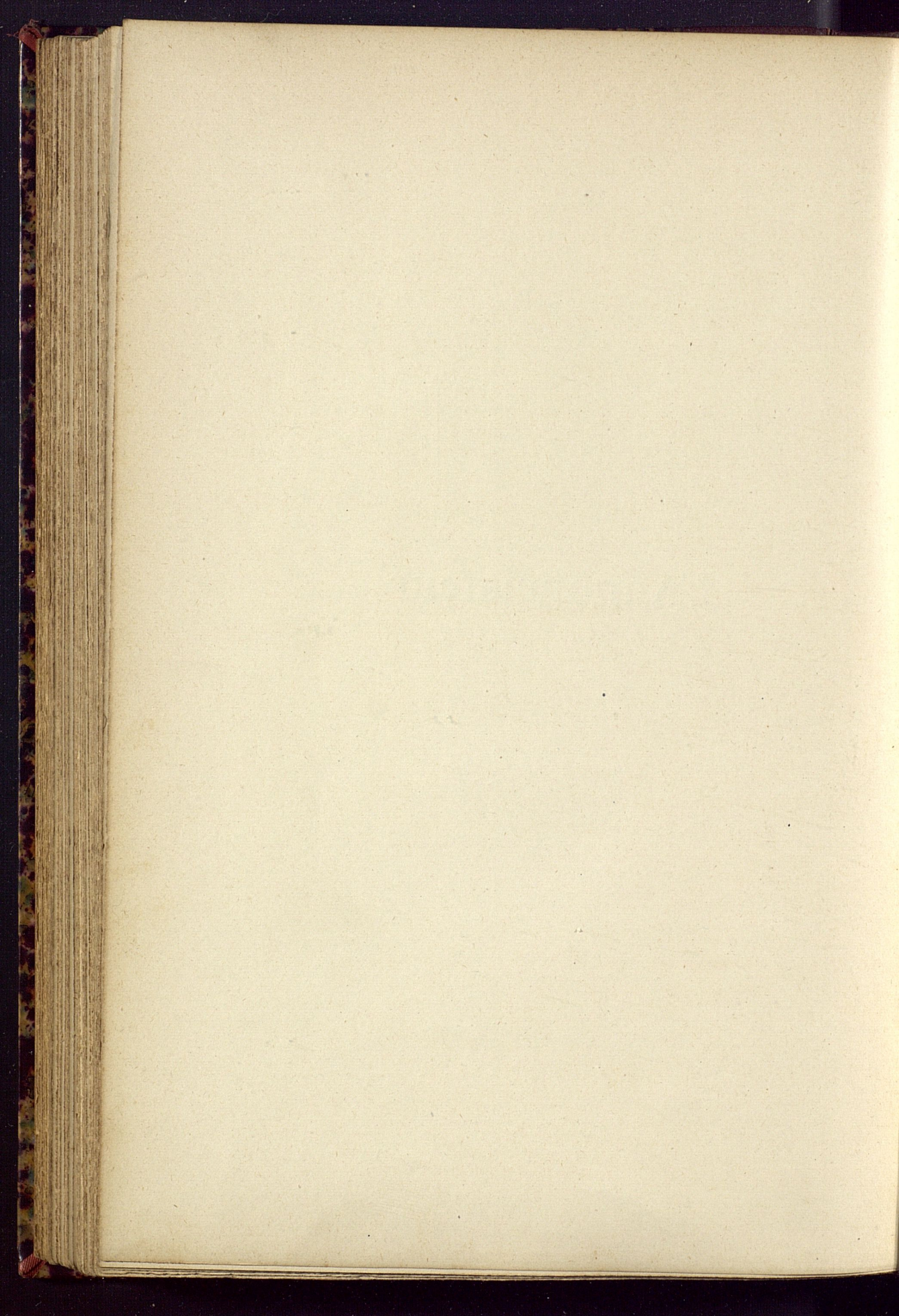
La Mort d'Hunald

Sur le lit vierge et blanc, jonché de lys nocturnes,
De lys mystérieux, de grands lys taciturnes,
Sous les rideaux pensifs où fleure un cher secret,
Ses yeux frêles blessés par tes yeux, sans regret
Des heures, sans regret des lèvres, sans envie
De tromper le destin ni d'accepter la vie,
Sans espoir d'un espoir, sans désir d'un désir,
Déjà mort dans son âme il se laisse mourir ;
Et tandis que du soir tintent les cloches vaines,
De ses fins ciseaux d'or l'enfant s'ouvre les veines,

Calme et grave, très las, à soi-même étranger,
Vaguement caressé par le rêve léger
Qui lui baise le front de ses ailes neigeuses,
Et ses regards obscurs, violettes songeuses,
Contemplant la splendeur de son corps trop aimé
Pleurer de longs rubis sur le lit parfumé,
Et joyeux d'une joie étrange, la chair veuve,
Il regarde jaillir le sang fier, comme un fleuve,
Puis, sans même souffrir le tourment du pardon,
Ayant tout oublié de toi, jusqu'à ton nom,
Dans le luxe des flots et leur lente harmonie,
Il écoute, en mourant, chanter son agonie.



L'Annonciateur



L'Annonciateur

A Arnold Goffin

*Enfant désordonné, turbulent et nerveux,
Dont rien ne peut fléchir la volonté hardie,
Déjà l'on voit courir dans l'or de tes cheveux
Des rêves d'incendie.*

*D'ardents reflets de chair, de fournaise et de sang,
Allumés dans les plis de tes lèvres vaillantes,
Fardent superbement d'un fard éblouissant
Tes pommettes saillantes.*

*L'espoir de la maraude et du fruit défendu
Et le pressentiment des balafres futures
Redressent vers le ciel ton nez large et fendu
De chercheur d'aventures.*

*Ton front impérieux, farouchement bombé,
Qui s'enflamme soudain de révolte et de rage,
A les sombres lueurs d'un horizon plombé
Où s'amasse un orage.*

*Ta main italienne, au jeu souple et lascif,
Par un vouloir tenace à chaque instant crispée,
Semble chercher partout d'un geste convulsif
Le pommeau d'une épée.*

*Rapides, frémissants, aiguisés de clarté,
Pointus et barbelés comme des javelines,
Tes regards chauds et roux tignent l'obscurité
De leurs flèches félines.*

*Ta bouche sensuelle et lourde, où rit le jour,
Rouge comme une plaie embrasée et profonde,
Est tendue au devant de quelqu'immense amour
Qui changera le monde!*

*Ta foi? La fantaisie! Et ta loi? Le plaisir!
Tes vastes appétits, sans attache et sans règle,
Dans la foudre et l'éclair fondront sur leur désir
Avec des serres d'aigle.*

*Tu laisseras ton cœur, où dorment les aïeux,
Vierge implacablement de tout rêve vulgaire,
Battre dans ta poitrine, héroïque et joyeux
Comme un tambour de guerre.*

*Cher annonciateur des soldats qui naîtront,
Du seuil déshonoré de ces temps impassibles,
Salut! Je sens flotter et chanter sur ton front
Des drapeaux invincibles!*

*Va! Tu seras le chef des hommes qui demain
Cloueront comme un hibou sur le bois de leur porte,
Souffletée et brisée au seul vent de ta main,
Notre chimère morte.*

*Va! tu n'auras souci ni du bien, ni du mal :
Tu vivras sans penser dans un torrent de joie,
Ignorant comme un Dieu, beau comme un animal,
O fier enfant de proie!*

*Et ton œuvre, écrasant d'un mépris mérité
Tous les trieurs de mots à l'âme inassouvie,
Confrontera le Rêve et la Réalité,
Et l'Art avec la Vie!*



Table des Matières

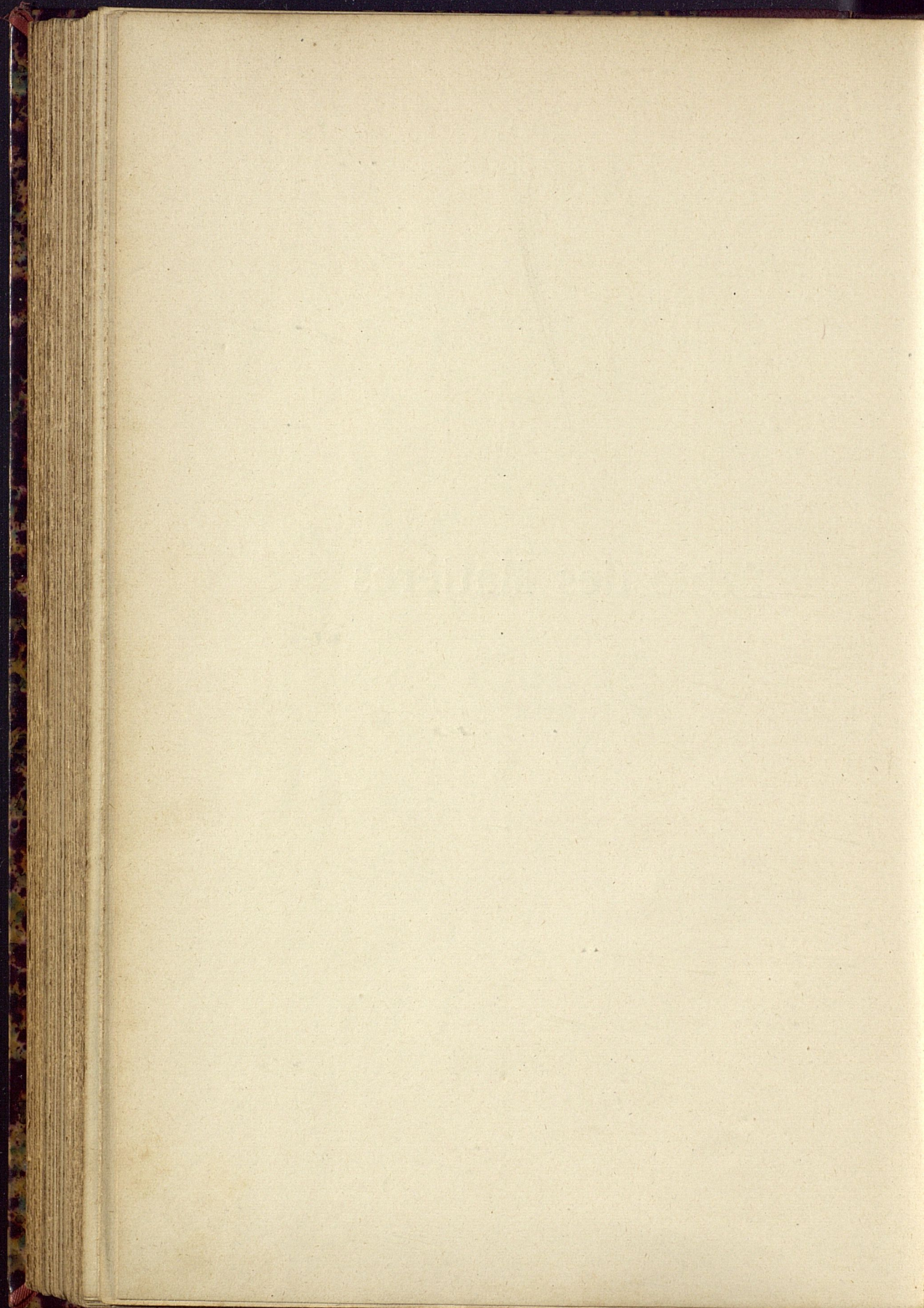


Table des matières

Hors du Siècle

Hors du Siècle	9
--------------------------	---

L'Amour impossible

Rencontre	15
Silence	17
L'Orgue	19
La Voix brisée	21
La Voix chère	23
Dimanche soir	25
Résignation	27
A une âme	29
Mystère	31
Adieu	33
Tes yeux	35
Roses d'Enfer	37

Le Regret de l'enfance

Départ	41
Aurore	43
Soir de province	45
Le Dauphin	47
Le Regret de l'enfance	49
Lohengrin	51

L'Horizon qui chante

Gare nocturne	57
La Peur du voyage	59
L'Aveugle.	63
A une femme de quarante ans	67
Le Charme de la Mer	69

L'Art

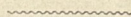
A une Vierge gothique	77
A un poète	79
Le Clavecin	81
Le Spleen des lumières	83
Curiosité	85
Les Conquérants	87
A un Poète mort	89
Les Noces de Cana	91
Le Sphinx.	93

Les Ancêtres

Les Mangeurs de terre	97
Les Tribuns	99
Sous les Borgia.	101
Les Fauteuils	103
Le Portrait du Réître	105
Cuir de Cordoue	107
L'enfant aux Lys	109
Renaissance	111
La Mort d'Hunald.	115

L'Annonciateur

L'Annonciateur	119
--------------------------	-----



Achevé d'imprimer

le 1^{er} février 1888

sous la direction typographique

de

M. Ed. De Winter

par

Madame Veuve Monnom

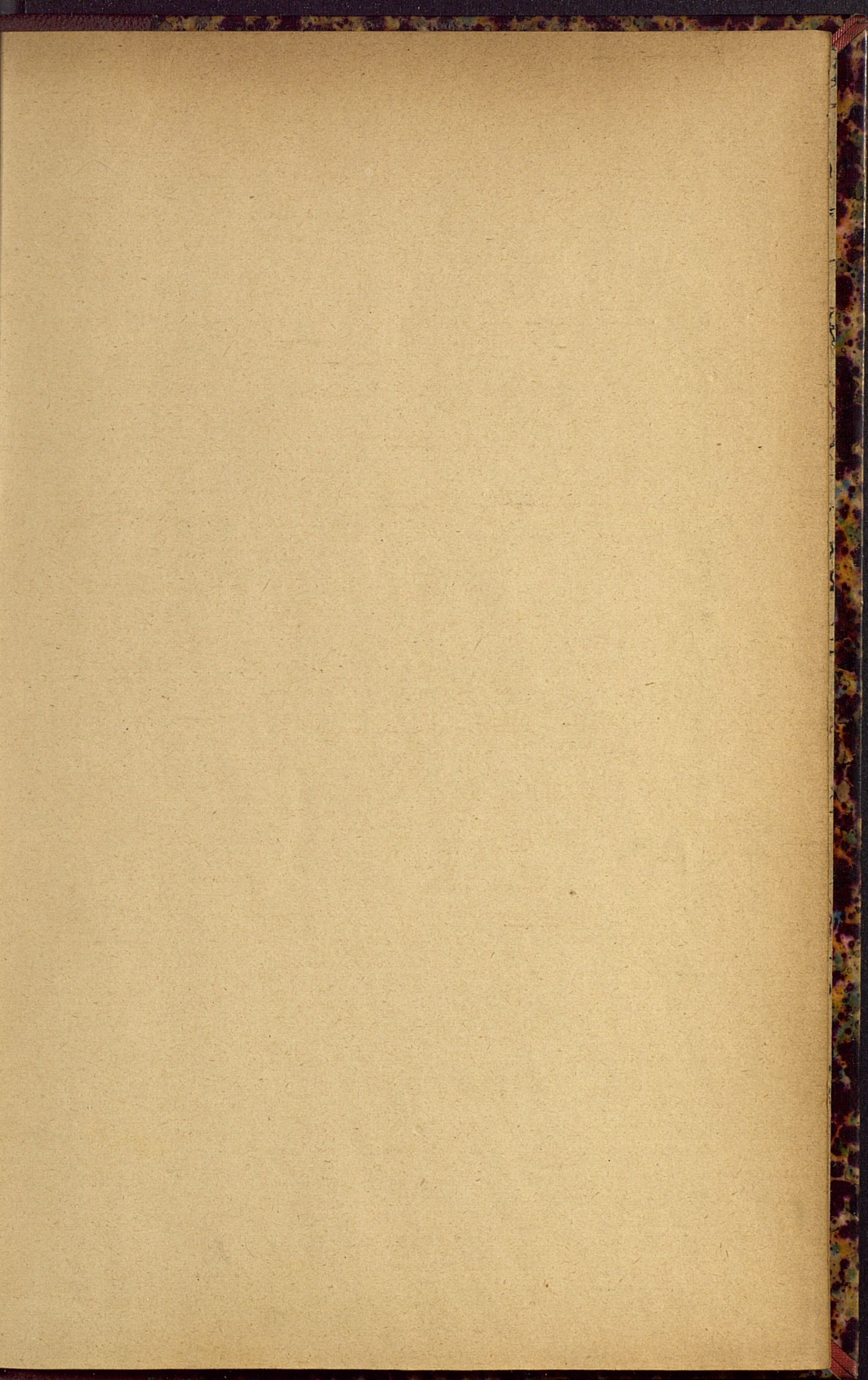
imprimeur à Bruxelles

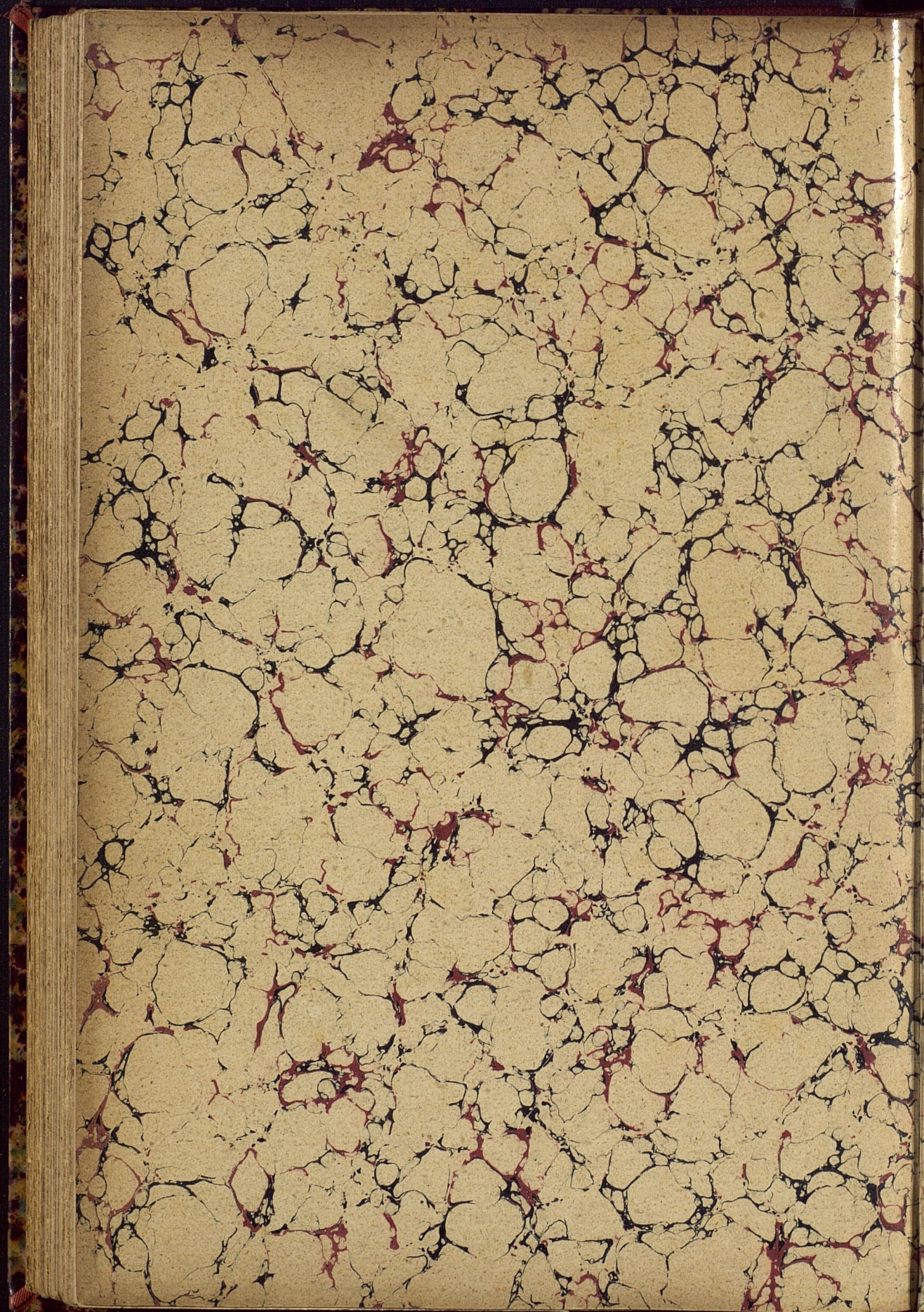
pour

M. Léon Vanier

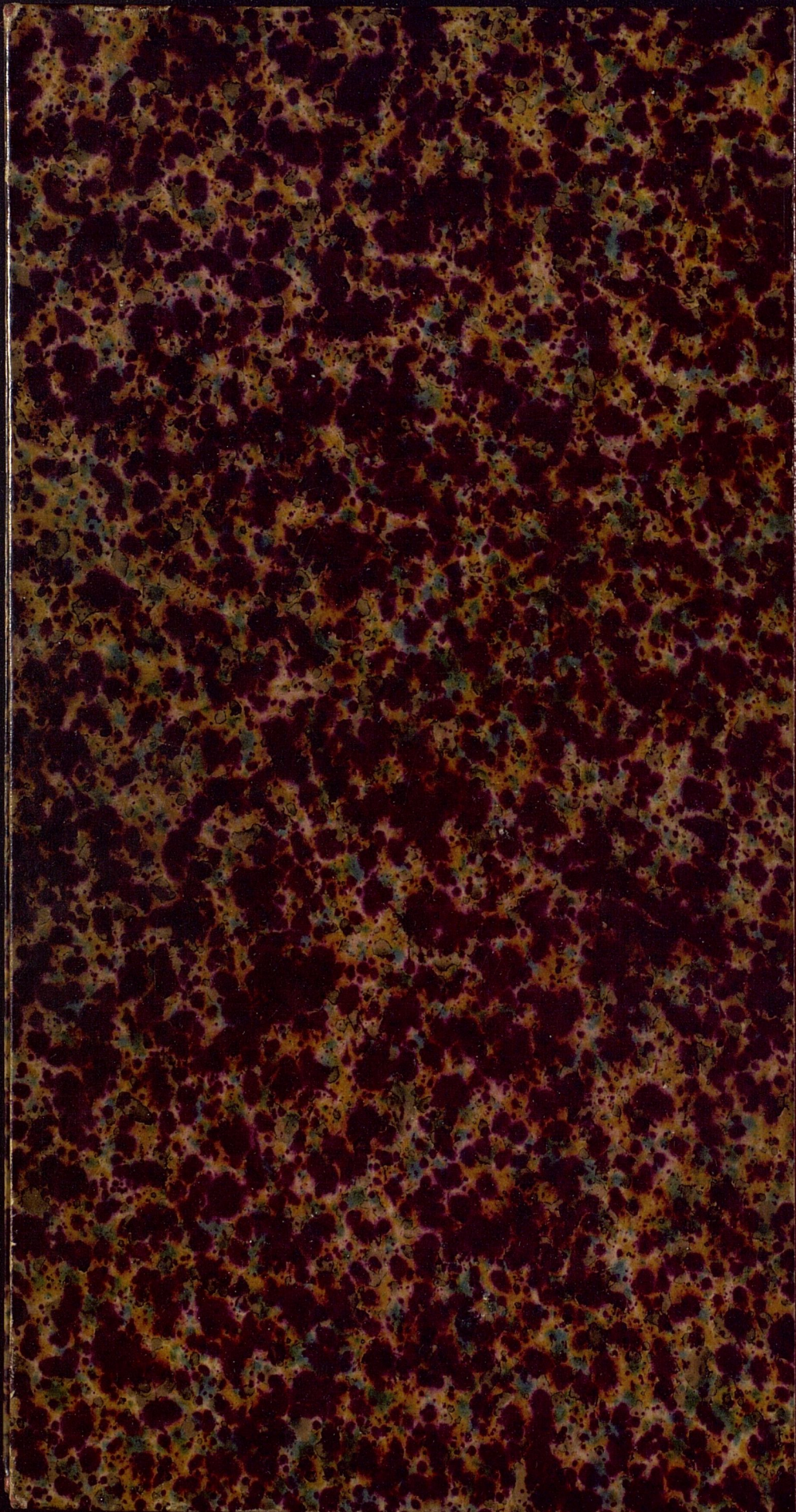
éditeur à Paris











A.
P.
N.A.
III